

Il Volantino Europeo n°25

Juillet 2009

Bulletin internautique de l'Association Piotr-Tchaadaev



Ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le dire et de l'écrire, le 6^{ème} « Divan sur le Danube », en mai dernier à Budapest, a été un réel succès, tout particulièrement dans sa dimension européenne et dans sa fréquentation accrue. Le choix du thème, la désinstitutionnalisation, a rassemblé des acteurs du soin psychiatrique dont le souci se porte essentiellement sur la vie et le bien-être du patient dans la cité, au-delà des frontières : il s'agit de construire ensemble les conditions d'une citoyenneté européenne pour toutes et tous, tâche de longue haleine mais ô combien exaltante, si on songe que cela fait seulement vingt ans que le Mur de Berlin est tombé.

De ces rencontres entre collègues partageant des convictions voisines et une éthique hippocratique, nous sommes nombreux à être revenus renforcés dans notre détermination à poursuivre le changement en psychiatrie, à ne plus jamais nous laisser enfermer avec nos patients derrière de nouveaux « murs de la honte » et à mesurer aussi, surtout en ce qui concerne les Français, notre relatif retard dans l'organisation des alternatives à l'hospitalisation, et peut-être aussi notre frilosité politique professionnelle, en-dehors de quelques groupes militants dont nous saluons ici la persévérance.

Enfin, le Colloque de Budapest a permis aussi la fondation officielle, le 20 mai 2009 à l'Institut Goethe, du Mouvement Démocratique Européen pour la Santé Mentale, dont le premier président élu est Lorenzo Toresini (Merano/Meran), mouvement qui devrait organiser sa première rencontre en Slovénie.

Une seule conclusion s'imposait à l'issue de ce nouveau « Divan » encore plein de ressort(s), se donner à nouveau rendez-vous à Budapest du 12 au 14 mai 2010, pour un hommage conjoint à Georges Devereux et à Géza Roheim autour de la question toujours brûlante de l'ethnopsychiatrie, qu'il vaut peut-être mieux appeler maintenant psychiatrie transculturelle. *Viszontlátásra !*

D'UN TON PROPHÉTIQUE ADOPTÉ NAGUÈRE EN PHILOSOPHIE

« Mon exemplaire de la première édition de *L'Esprit de l'utopie* ne porte pas de date, mais je pense que je l'ai lu en 1921. » Adorno ajoute : « *L'Esprit de l'utopie* avait l'air écrit de la main même de Nostradamus. Le nom de Bloch avait lui aussi cette aura. Sombre comme l'entrée d'une porte cochère, à la fois éclatant et assourdi comme un bref son de trompette, il fait naître l'espoir de quelque chose d'inouï (...) »

D'une édition de l'œuvre à l'autre, celle de 1923, Bloch aura toutefois retranché un court chapitre intitulé « Symbole : les Juifs ». Est-ce que la note juive était trop stridente ? Peut-être il fallait l'assourdir.

« S'éveille enfin la fierté d'être juif. » On dirait que l'auteur est tombé de son lit. Le peuple qui peine à s'extraire de la nuit du ghetto se frotte les yeux. La note juive est celle qui se fait entendre, cette année-là, dans les *Récits hassidiques* édités par Buber. L'enthousiasme du jeune Lukacs est attesté. Mais qu'en est-il de son ami très proche ? Il serait loin, celui-là, d'y être indifférent. A la lecture de *L'Esprit de l'utopie*, Gershom Scholem fera la grimace : ne nous emballons pas. Pour le messie, la table n'est pas encore mise. Le festin messianique est le fantôme d'un repas qui n'a jamais nourri les affamés. Et le sens du hassidisme, qu'il ne faut pas méconnaître, est qu'il peut avoir été, en vue du messianisme, une liquidation de celui-ci, ou peut-être, ainsi que l'avance Scholem, la voie par laquelle on tentait de le neutraliser.

Chez Bloch, l'imminence du Royaume alimente la pulsion qui le fait écrire. L'entrée du Royaume est dans l'inassouvissement. C'est précisément ce manque impossible à combler qui le lui invente. Au pont d'en faire un lot de consolation pour ceux (les Judéo-allemands) qui ont, provisoirement, un sol sous leurs pieds, mais dont le sang n'est pas celui de la communauté nationale.

Il semble ici que la pensée de Bloch avance en équilibre sur un fil où le moment présent ne vaut rien s'il n'est pas habité par on ne sait quoi, le souffle du vent, qu'une vie neuve va commencer. Où ça ? Ici. Mais son seul pouvoir est de la nommer comme une utopie, c'est-à-dire le lieu dont nous sommes exilés.

Si forte est la tension, si violent le désir, le besoin d'y retourner, que Bloch croit en discerner la figure à tous les coins de rue. Nous en apercevrons les traces, au moins, si nous savons regarder. Hélas, s'il est vrai que ce peuple ouvre enfin les yeux, c'est pour constater que sa place ici-bas reste à préciser.

Du nom de Jésus, dit-il, nous nous sommes détournés, nous n'avons même pas voulu l'entendre. Pas grave, les temps sont venus, je vous en réponds, que la Bible a prouvé que l'arche d'un pont mène à la suivante. Car si le précédent n'a rien donné, un Troisième Testament nous est promis, une Troisième Alliance, et nous serons sauvés. La rédemption, pas moyen d'y échapper : ils y viendront bien, à la fin, même s'ils ne sont rien, ramassis d'inutiles dispersés par le vent. Rien à faire, ils sont marqués. La grâce de Dieu est ironique. Ils y entreront, qu'ils le veulent ou non.

Attention, entendons-nous bien sur les termes : il n'y a pas d'élection qui consiste en la création d'un quelconque « Etat balkanique d'Asie ». La donnée du problème est dans le fait que ce « peuple passionné et naïf » peine à se saisir lui-même. Si bien que l'entrée dans l'Histoire, si tel est bien le sens du réveil d'Israël, exige un certain retour sur soi. A chacun, à chacune, il est demandé de balayer devant sa porte les débris des images qu'on s'est fait de lui. Qu'est-ce qui est latent, qu'est-ce qui s'est affiné ? Ils n'ont pas pris la bonne route, ils ont cru que Jésus n'était pas le messie. C'est ce que Scholem appelle « la christologie centrale que l'on veut nous faire avaler ».

C'est qu'il n'est pas facile à saisir, l'animal, il exagère, il oscille entre deux pôles. Peuple de saints, peuple d'usuriers. D'un côté, l'esprit de profit, de l'autre, l'invention du socialisme. La voix s'enfle en 1912, près de Munich, comme en 1968, à Tübingen, devant ses étudiants. Demain s'ouvriront les portes du ciel, c'est le prophète qui l'annonce. Il a vu l'orteil de l'esprit saint. Pas grand-chose, un monde cependant, distingue le charlatan du prophète au regard perçant qui voit le monde en vrai derrière le monde, car celui-ci ne vaut rien s'il n'enfante pas celui-là.

Quant à l'espérance touchant les fins dernières de l'humanité, Bloch n'a nul souci, pas de peut-être. N'est-il pas vrai que le peuple a faim, son esprit aussi, que la religion délire ? Mais peu importe : ce qui nous manque invente

ce qui nous comblera, un jour, un jour prochain. « L'ultime essence inconnue, véridique, explosive par la rédemption du monde. » Un souffle attise la ferveur, mais de Dieu tu nous délivreras, enfants, nous n'aurons plus de Père.

Curieuse croyance que celle qui met l'athéisme sur l'autel pour mieux l'adorer. Ce messianisme-là, désespérant de Dieu, s'incarne en l'homme. Nul au-delà, mais la nostalgie d'un retour au pays natal, à ceci près que nous ne l'avons pas encore connu. C'est précisément cette bonne nouvelle du retour aval qu'annonce le « courant chaud » du marxisme. Pas celui des chiffres, celui de l'homme libéré.

Il n'est pas vrai qu'à son réveil le peuple se trouve encore plongé dans une sorte de nuée mystique. Rien d'autre que « le présent caché dans le futur » nous pousse vers l'avant, « tout nous attend ». L'Histoire n'est pas le cauchemar dont on peine à se réveiller, mais ce qui, dans l'espace et dans le temps, nous pousse et pousse. Raison qui fait qu'on n'est jamais content.

L'avenir en germe dans le passé rattrape le philosophe aux prises avec l'Histoire. Et quand il aura célébré de nouvelles noces avec le monde qu'il aura déchiffré, il n'aura plus rien à désirer. C'est ici, à côté. Chaque chose porte en elle le chiffre de son élection. Il suffit de savoir lire, puisque le hiéroglyphe de la promesse est tracé là, sous nos yeux. Que le vide peut se convertir en plénitude, c'est l'affaire d'un instant. « Il n'y a aucun doute sur ce point. » Ce qui vaut pour les Juifs, le « réveil », vaut pour toute l'humanité.

Bloch ne doute de rien, il ne doute pas, il n'a jamais douté. Dans ce texte de jeunesse, si vif, emporté, mais guère plus que ceux de sa maturité, nous l'imaginons dans l'éclat d'une lumière nocturne où le prophète vaticinant n'est pas à l'abri des impairs ni de l'aveuglement. Et le lecteur serait en droit d'exiger, comme le fit Scholem, un peu plus de sobriété dans l'usage qu'il fait de la philologie. Nous lisons ces mots : « l'époque absolue », et nous ne les comprenons pas. Nous n'avons pas la foi.

Mais nous voici déjà en 1923. Le chapitre n'a pas reparu parmi les pages de *L'Esprit de l'utopie*. Est-ce qu'elle peut, la parole du prophète, vase de vérité, est-ce qu'elle peut se tromper ? Non, mais les temps s'accomplissent uniquement dans l'énoncé de

la prophétie. Au ras des pavés, dans les rues, entre-temps, la révolution allemande a capoté. En Bavière, l'année suivante, la République des conseils ne fut pas l'aube d'une idylle, en tout cas c'est pas là que se sont rencontrés les Juifs et les Allemands. Les roses de Jéricho, comme il dit, n'ont pas refléuri. N'empêche, dira-t-on, qu'ils ont porté la flamme de l'espérance révolutionnaire. Et ne fut pas éteinte, celle-ci, du moins dans ses écrits, ni par Moscou, les procès, tout ce qui s'ensuivit, la RDA, le Mur, tout ce qui s'ensuivit. Ni ne chancela lorsqu'un certain Rudi Dutschke fut abattu par un ouvrier. Logique, l'utopie n'étant pas de ce monde (elle est de ce monde), rien de ce monde ne peut la salir, la toucher, la voiler. Et qu'en pense notre bon vieux Franz Biberkopf ? Ma foi, le gaillard ne s'en laisse pas compter, mais il y laissera des plumes : « Rien à foutre de tout leur marxisme, d'Lénine et de Staline et de toute la clique. Si on me donne du crédit, de l'oseille et combien et pour combien de temps – tu vois, c'est ça qui fait tourner le monde. »

G. Weil (Nanterre)

Ernst Bloch, « *Symbole : les Juifs* », un chapitre "oublié" de *L'Esprit de l'utopie* (traduit de l'allemand par Raphaël Lellouche), éditions de l'Eclat.

Ernst Bloch, *L'esprit de l'utopie* (traduit de l'allemand par Anne-Marie Lang et Catherine Piron-Audard), Gallimard.

Theodor Adorno, *Notes sur la littérature* (traduit de l'allemand par Sibylle Muller), Flammarion.

Gershom Scholem, *Walter Benjamin, histoire d'une amitié* (traduit de l'allemand par Paul Kessler), Presses Pocket.

Arno Münster, *L'Utopie concrète d'Ernst Bloch*, Kimé.

Alfred Döblin, *Berlin Alexanderplatz* (nouvelle traduction de l'allemand par Olivier Le Lay), Gallimard.

Un courrier de soutien venu du Liban

Juste avant le début du congrès de Budapest, nous avons reçu de notre ami le Dr Haidar, pédiatre au Liban, ce courrier très chaleureux où il regrettait de ne pouvoir être des nôtres en 2009, et où il nous renouvelait une invitation à étendre nos échanges à son pays, proposition que nous accueillons évidemment très volontiers, mais qui nécessitera sans doute une longue préparation. Nous invitons toutes les personnes intéressées par ce projet à contacter la Rédaction du Volantino, qui transmettra.

« Cher Jean-Yves,

Malheureusement je ne pourrai pas assister au prochain colloque cette année en mai. Malheureusement, parce que l'année passée j'étais très heureux d'être avec VOUS TOUS ensemble, au Gellért Hotel, à Fono, au (restaurant) Kaphana, etc.



Budapest, Restaurant Kaphana, 2008

Aussi heureux de connaître des femmes et des hommes qui pensent juste, normal et non pathologique d'échanger les idées entre eux dans un monde qui subit un changement énorme et gigantesque avec beaucoup de déviation inhumaine dans les domaines politiques, économiques, écologiques, culturels, culturels et sociaux. Dans un monde où on a beaucoup de tyrannie et un peu de démocratie ; beaucoup d'injustice et un peu de socialisme; beaucoup d'extrémisme et un peu de tolérance; beaucoup d'agressivité et un peu de pacifisme; beaucoup de cannibalisme et un peu d'humanisme; beaucoup de misanthropes et peu de philanthropes, etc. Dans CE MONDE-LA, nous devons agir. Le mauvais ne devient

si fort de par ses partisans, mais avec les INDIFFERENTS. Maintenant, si MOI, j'étais la victime de l'injustice par exemple, demain vous seriez avec moi. C'est pour cela il faut AGIR. A ce moment là, je salue l'action de « La Nuit Sécuritaire »*.

Et c'est ce que VOUS faites et c'est ce que je SOUTIENS avec tous mes efforts si modestes. Je te rappelle mon invitation à TOI personnellement, et aussi celle que j'ai faite à Carla, de nous rendre visite, chez nous au Liban pour se concerter sur place afin d'organiser un colloque.

Mes salutations et mes meilleurs vœux à VOUS TOUS: Carla (van der Werf), Grazia (Mirante), Hans (Pfefferer-Wolf), Saverio (Sileci), Lorenzo (Toresini), László (Tringer), Nathalie (Sinielnikoff), à Barbara Miklos et à Monsieur le fumeur de Pipe (il s'agit selon toute vraisemblance de notre ami Daniel Lemler, NDLR) et à VOUS TOUS et excusez-moi si j'oublie une ou un collègue, un ou une ami(e).

Maintenant je VOUS dis AU REVOIR et A BIENTOT,

Bien cordialement et avec mes amitiés,

Haidar, un pédiatre du Liban ».

(Reçu par mail le 19 mai 2009 ; les majuscules sont de l'auteur, les parenthèses de la Rédaction).

*www.collectifpsychiatrie.fr



Budapest, Clinique psychiatrique, mai 2008

UN CIEL DE DIVAN



Œuvre de Francine Carpentier, 2009

« *Un divan sur le Danube* »*
ça flotte au gré des vagues
comme des vagues pensées
qui divaguent sur le divan
quand on se laisse aller
bien calé sur les coussins
mais décalé dans son parler.
Le psy à l'écoute flottante
de ces propos sans queue ni tête
coûte les yeux de la tête
car son rêve est d'avoir
un agréable pied-à-terre
et pas les pieds dans l'eau.

Il met « *la maison sur le divan* »*
comme une cerise sur le gâteau.
Le noyau de la famille est abrité
dans ce cocon douillet.
Les chambres et autres pièces
sont autant de cellules vivantes.
Les enfants disent comme E.T.
maison, maison, maison.
et les parents entendent
raison, raison, raison...
Point de houleux échanges,
on se prend pour des anges,
c'est le paradis sur terre...

Mais « *le ciel sur la maison* »
commence à flotter !
Heureusement on en avait
été averti par les informations
du temps à la télévision.
Des trombes d'eau s'abattent
sur le pays, changeant
le paysage des beaux jours.
Les fleuves débordent,
les voitures et les arbres
sont emportés par les flots.
C'est un véritable déluge,
appelé catastrophe naturelle.

Des cellules de crise sont
aussitôt mises en place.
Le calme revient peu à peu.
Sur un ciel divin flottent
des nuages aux vagues
formes de divans...
Là-dessus on tire
les conclusions qui s'imposent.
On se rend à l'évidence
que seuls les divans
ont été capables de flotter
et que la psychanalyse
est toujours dans l'air du temps.

Ena

* intitulé du colloque de psychiatrie et psychanalyse de l'association Piotr Tchaadaev

* titre du dernier livre de Patrick Estrade paru chez Laffont

L'éthique de l'emmerdeur

Nous sommes très heureux d'accueillir à nouveau dans nos colonnes notre correspondant particulier Zsizsik Janos, qui a dû subir - depuis son dernier article paru en 2006 - pas moins de trois cures de désintoxication en milieu fermé. C'est donc un Zsizsik Janos revigoré et buveur exclusif d'eau minérale qui nous revient en ce début d'été.

Très récemment, j'ai été confronté à un épineux problème de traduction du français vers le hongrois. Comment transposer en langue magyare un concept et une réalité sociale qui appartiennent si intimement au génie français dans ce qu'il a à la fois de meilleur et de tout à fait irremplaçable ? S'agissait-il du nom de l'un des 300 à 365 fromages différents que compte la République ? D'un mot d'argot particulièrement rare et savoureux ? Pas du tout, il s'agit de ce personnage que nous avons tous rencontré plutôt 365 fois qu'une dans l'année, à savoir et sauf votre respect, l'emmerdeur.

Oui, l'emmerdeur, qui ne se laisse ni trahir ni traduire, et notamment pas en hongrois. La première hypothèse, issue du vénérable dictionnaire d'Eckhard Sándor (Akadémiai Kiado, 2001), m'a mené vers le *kellemetlen fráter*, ce qui a déclenché la franche hilarité de mon éminent collègue et ami R.K. Cette traduction avait quelque chose de délicieusement désuet, voire de franchement suranné. Et R.K. de me proposer au pied levé le *szarházi*, dont la traduction dans le sens hongrois français est cependant nettement plus violente : fumier, ordure, c'est-à-dire une personne dont l'intention a été ou est de nuire (en général, nous le savons bien, l'injure fuse une fois le forfait perpétré...). Le *kellemetlen fráter*, au vol retour, a droit aux qualificatifs de désagréable, de déplaisant, de sale type même, et au final de « vrai emmerdeur », où nous reconnaissons immédiatement le label qualité française, tout comme pour le poulet fermier ou autre malheureux bestiau voué à la consommation humaine. L'emmerdeur, s'il est souvent imbuvable, n'est lui jamais comestible.

Mais laissons la parole à R.K., qui nous éclaire magnifiquement sur cette question sensible entre toutes : « L'emmerdeur est une personne

qui ne laisse pas l'autre tranquille, mais chez qui la notion de nuire directement est absente. Par contre, un *szarházi* est quelqu'un qui veut nuire, sans emmerder la personne directement. Un *szarházi* manque d'éthique, ce qui n'est pas le cas chez un emmerdeur. Un emmerdeur peut avoir de la bonne volonté, contrairement à un *szarházi*. Ce dernier n'est jamais positif, par contre, un emmerdeur peut l'être tout en étant enquiquinant. »

Pour compléter la réflexion, nous suggérons que la Hongrie, ce si beau pays, ignore peut-être cette espèce tellement répandue en France. Si l'était le cas, nous devrions solliciter l'Union Européenne pour un ambitieux projet d'implantation de l'espèce en terre magyare, d'abord en milieu protégé pour voir si elle s'adapte, puis en liberté. Bien sûr, il faudra des emmerdeurs et des emmerdeuses, pour qu'ils puissent s'acclimater et ensuite se reproduire dans de bonnes conditions, comme le font les canards, pour qui la qualité de l'eau est – dit-on – primordiale avant toute décision de procréer.

Il importera aussi de déterminer quelle ville hongroise conviendra le mieux pour commencer cette expérience décisive. Nous suggérons l'organisation d'un concours, comme cela se fait pour les villes olympiques. Ainsi, nous espérons que nos amis hongrois comprendront très vite ce qu'ils avaient perdu en ignorant cet ambassadeur extraordinaire de la France qu'est, depuis près de cent cinquante ans (*Le Robert* date l'apparition du mot en 1866), l'emmerdeur.

Zsizsik Janos
(philosophe errant et erratique)

Bibliofilmographie :

Le guide de l'emmerdeur, Frédéric Crosson, Jean-Christophe Florentin, Le Livre de Poche, 1991

L'emmerdeur, film d'Edouard Molinaro avec Lino Ventura et Jacques Brel, 1973

Droit de réponse

Les nouvelles technologies autorisent des débats à la vitesse de la lumière, ce dont les plus virulents publicistes du siècle passé n'auraient même pas osé rêver... Voici la réponse que nous avons reçue d'un nouveau correspondant, jusqu'alors inconnu, Ovantag Aladár, et qui nous paraît très pertinente en ceci qu'elle ouvre et clôt d'une même main secourable le débat amorcé par Zsizsik Janos.

***Réflexions suite à l'article
illuminant L'éthique de
l'emmerdeur par M. Zsizsik,
emmerdeur aimable et sympathique
lui-même***

Sans aucun doute cet article d'esprit et de haute intelligence jette une lumière particulièrement savante et bien-écrite (« *Polissez-le et le repolissez* », règle fidèlement observée par notre éminent auteur) sur une question de plus en plus agaçante.

Philologiquement, le raisonnement présenté contient toutes les bonnes raisons pour arriver – malheureusement - à une conclusion douteuse. Du début jusqu'au conseil d'implanter des emmerdeurs et des emmerdeuses pour une prolifération libre et joyeuse, tout est bien-dit – mais, hélas, la tâche même qui en dérive est impossible à réaliser dans un bref délai.

Et pourquoi, puisque la France est un exportateur de grande échelle – et apparemment généreux - de ces deux types de produits pratiquement uniques (l'emmerdeur français étant une espèce de haute qualité, parfait en design mais en même temps trop gâté, donc il faut lui porter une attention spéciale surtout à l'emballage) ?

D'une part il n'est pas certain du tout de pouvoir assurer le climat propre à l'élevage de l'espèce, mais aussi – et c'est le plus grand des soucis des deux – l'habitat est inexistant sur sol fertile hongrois.

Et pourquoi, puisque la Hongrie se vante de terroirs de production agricoles sans pareils, mais l'implantation des espèces nouvelles et fort souhaitables serait-elle exclue ?

Mais oui, et la nous allons creuser un petit trou scientifique incontournable. Et ce trou n'est d'autre que le fait incontestable, notamment la « surprésence » d'une autre espèce bien plus nuisible, celle des *szarházi*. Á l'heure actuelle, cette espèce particulièrement dangereuse et destructrice « surpeuple » la terre des Magyars. Mais ceci à une telle échelle qu'elle pousse toutes les autres espèces en-dehors du beau pays de Pannonie.

Et pourquoi ça, puisque la race des *szarházi* rend la vie pratiquement insupportable et que l'implantation des emmerdeurs diluerait leur densité et ferait de notre patrie une place beaucoup plus digne d'être aimée ?

Et bien leur agressivité et vitesse de prolifération excluent toute résistance réussie. La population en souffre, les mères doutent pour savoir s'il faut mettre des enfants au monde, ou bien il faut s'en abstenir pour que les enfants, si chers d'ailleurs à nos cœurs, – ne soient pas torturés et brutalisés par les hordes impitoyables des *szarházi*.

Mais, - et avouons le franchement – il n'y a pas de place ici même pour des espèces plus clémentes pour notre population, même si le pays, du « *oh rage, oh désespoir, et une race ennemie** » ne peut plus en contenir davantage. Par une triste conséquence, on peut accrocher la tablette tout au long de nos frontières pour clairement indiquer la sombre réalité de souffrance incommensurable et dévorante : **COMPLET !**

Óvantag Aladár

Szarházi et emmerdeur à la fois

*« Ô rage ! Ô désespoir ! Ô *vieillesse* ennemie ! N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ? » *Le Cid* (1636), I, 4, Don Diègue. Emporté par son fougueux élan lyrique, O.A. aura confondu race et vieillesse. Sachant que la vieillesse est un état *commun* à toute « race », nous voyons bien que la politique de fermeture prônée par notre ami ne pourra pas se réaliser aisément...



Saint-Antoine. Avec tous nos remerciements à Carla van der Werf (Carnoules) pour l'insertion de cette figure tragique, au voisinage d'un thème philosophique essentiel dont l'humanité ne saurait aujourd'hui impunément faire litière.

Les Ateliers d'Art de Pierrefeu

Maud Traon est étudiante à l'Ecole d'Art Thérapie de tours et cet à ce titre qu'elle a effectué en mai 2009 un stage à l'Atelier d'Art du CH Henri-Guérin à Pierrefeu-du-Var. Elle a eu la gentillesse de nous confier pour publication une partie de son rapport de stage, ce dont la remercions bien vivement.



CH Henri-Guérin Pierrefeu-du-Var – Le Pavillon Beltrud, qui abrita jusqu'à une époque très récente l'Atelier d'Art.

Les ateliers d'art de C.H de Pierrefeu ont été créés en juin 1987 par l'association *Le Centenaire et Après...* à l'occasion des 100 ans du C.H de Pierrefeu. « L'optique initiale exclusivement artistique », est la raison pour laquelle la responsabilité des ateliers a été confiée à des artistes. Suivra ensuite la création de l'atelier de théâtre en 1988, puis ceux de sérigraphie, terre, photographie en 1992... « qui sont tous devenus aujourd'hui des services de l'Établissement ».

Tous les ateliers se situent au cœur même du Centre hospitalier. Les ateliers plastiques et de sérigraphie recouvrent une surface de près de 400 m² et se situent au premier étage de l'hôpital de jour « Le Goéland ». L'atelier terre, lui, se situe à l'avant des ateliers d'art dans un petit pavillon dans des locaux préfabriqués. Quant à l'atelier théâtre, le déroulement des séances s'effectue dans une

salle annexe plus appropriée à sa pratique, toujours au sein du C.H.

1992 voit aussi la création d'une galerie de près de 400 m² située au sous-sol de l'atelier d'art et de l'hôpital de jour. C'est un lieu où sont exposées les œuvres des patients ou d'artistes plus connus et pour lesquelles se déplace un public d'horizons divers.

Ce lieu, distingué comme "site pilote" par le Comité Européen de Coordination du projet "l'Art à l'Hôpital", projet organisé par l'UNESCO dans le cadre de la Décennie Mondiale du Développement Culturel 1990-2000, montre que "l'aventure de l'Atelier d'art du centre Hospitalier de Pierrefeu n'est pas que locale, elle est depuis longtemps aussi européenne."

L'équipe des animateurs des ateliers d'art de l'hôpital est composée de : Carla Van der Werf, (plasticienne), animatrice et formatrice en art et thérapie ; Jean- Marie Cartreau, (plasticien), animateur et formateur en art et thérapie ; Christian Bourhis, (metteur en scène), animateur pour le théâtre ; Jean-Francois Carbonini, (photographe, plasticien), pour la sérigraphie, la photographie et l'atelier écriture ; Jean-Christophe Molineris (peintre, plasticien), pour la peinture ; Sandrine Maule (céramiste), pour la terre.

Les ateliers d'arts plastiques et d'écriture sont ouverts tous les jours de 9h00 à 12h00 et de 13h30 à 16h00. L'atelier terre a les mêmes horaires le mardi et le jeudi.

Le théâtre se déroule tous les jeudis après-midi. Quant à la sérigraphie, momentanément arrêtée pour des raisons sanitaires, reprendra lors du déménagement des ateliers dans leurs nouveaux locaux.

Dans ces créneaux proposés, les patients sont cependant libres de venir aux ateliers quand ils le désirent. De par leur situation géographique au sein du centre hospitalier, ils sont ouverts à tous et sont libres d'accès. On peut y rester 5 minutes comme la journée, personne n'est forcé d'y faire quoi que ce soit et il n'est pas rare d'y croiser, au même titre que l'assidu du chevalet, l'habitué du passage, pour qui l'odeur de la peinture ou l'ambiance du lieu fait partie du quotidien.

La liberté d'accès induit également que tous les matériaux, peintures, feutres, crayons, papier, aquarelles, crayons de couleurs, pinceaux, pastels secs et gras aussi bien que les magazines destinés aux collages, sont mis à la disposition des patients.

Seuls les instruments coupants tels que cutters ou ciseaux à bouts pointus sont mis sous clef. S'il y a toujours un animateur présent pour leur proposer ou leur demander s'ils ont besoin de quelque chose, ils restent libres de pouvoir choisir.

Le choix du format l'est également, de la demi-feuille A4 au très grand format, sur papier, kraft, carton ou toile.

Quand un patient revient fréquemment, une pochette est créée à son intention, qu'il pourra toujours retrouver au même endroit, qui lui appartient et avec laquelle il pourra repartir s'il en a envie. Lors de son départ de l'atelier, il n'est cependant pas obligé de ranger sa création et peut la laisser à l'endroit où elle a été produite, sur un chevalet, une table, un mur.

La fréquentation des ateliers d'arts plastiques est variable mais reste importante, avec une moyenne de 20 à 30 patients par jour. Fréquentation moins importante pour les autres ateliers, facteur qui s'explique par des raisons diverses de surface des locaux, pour la poterie, ou tout simplement de ce que l'activité proposée pour des raisons de sécurité ou d'organisation peut encadrer, comme au théâtre ou en sérigraphie.

Tous les animateurs travaillent essentiellement dans les ateliers mais se déplacent également dans les pavillons et dans les structures rattachées au centre hospitalier.

Parler de son premier stage d'observation n'est pas de toute évidence. Entre la théorie et la pratique, il y a toujours un gouffre, celui-là même qui justement donne tout son sens à ce stage.

Je dois bien admettre que si ce choix relevait de ma propre décision, c'était la première fois que je rentrais physiquement dans le monde et dans un hôpital psychiatrique.

Aussi vais-je essayer d'englober au mieux l'ensemble des observations que j'ai pu y faire et qui me seront utiles pour la suite, ainsi que d'aborder sur un autre plan les problématiques qu'elles ont suscité. Dans une dernière partie, je parlerai de l'heureux concours de circonstances qui m'a permis de mettre en place un atelier.

Observations.....observations

Carla van der Werf, mon maître de stage, était consciente de la brièveté de mon passage et m'a entièrement intégrée à son rythme de

travail et de vie durant cette période. Cette immersion totale et intense, accompagnée de conversations fructueuses a contribué à faire de ce stage un point de départ de toute valeur.

C'était une des premières choses qui m'avait traversé l'esprit : comment allais-je appréhender mon entrée dans un atelier d'art au sein d'un centre hospitalier ?

Leur simple visite la veille de mon premier jour de stage a instantanément dénoué cette petite anxiété. Ici, on est bel et bien dans un atelier d'art. Les couloirs larges sont pourvus de fenêtres donnant sur deux salles communicantes, les murs sont couverts de travaux de patients, achevés ou en cours. Et jonchant le sol, des sculptures retenant ou non quelques autres toiles.

Comme Jean-Yves Feberey, psychiatre à l'unité de soins de l'Olivier, s'était fait la réflexion à son arrivée en 2006, il n'y a pas de doute, « ici on travaille ».



Travaux de l'Atelier d'Art exposés à « L'Olivier ».

Ce qui, à certains égards, pourrait donner un sentiment d'accumulation ou faire très/trop forte impression aussi bien sur le patient, les animateurs, le personnel soignant, etc. que sur la stagiaire. Ceci semble pourtant avoir son sens dans le cadre spécifique de Pierrefeu. En effet, quand on est de passage, il y a une nouvelle notion du temps à saisir et à intégrer. Ici, le passage peut durer 20 ans voire plus et la sortie, lorsqu'elle est envisageable, est souvent vécue comme une échéance. Dans ce monde de l'enfermement, montrer et garder une trace est important... « Si beaucoup peignent à l'intérieur des murs, la genèse d'une œuvre graphique, d'un support visible et appréhendable par tous est déjà une manière de (se) montrer au dehors. » (Jean-Yves Feberey) Alors, « au-dedans », ces ateliers, « le poumon de l'hôpital » comme l'appellent certains patients, ont réellement tout leur sens. Et tout

est mis en œuvre pour donner les moyens aux patients de (se) réaliser.

E. vient tous les mardis et jeudi. *E.* est sculptrice « depuis plus de 30 ans, bien avant son arrivée à Pierrefeu », comme elle le dit. Un petit atelier personnel a été mis en place à sa demande et sur l'acceptation de l'équipe. Elle s'y retrouve avec son travail et la porte en sa présence est toujours ouverte.

V. tente de dessiner un pied, en effet de cet angle de vue, le pied paraît disharmonieux, mais si on ne fait que 4 doigts de pieds, le regardeur sera-t-il dupe de la supercherie ? Il s'agit bien ici d'une question de perspective. On lui donne alors un livre d'anatomie, on en discute, mais n'essayez pas de faire à sa place. Certaines formes d'empathie ne sont ni salutaires ni les bienvenues. A juste titre d'ailleurs et cela, c'est eux qui vous l'enseignent.

J-L. dévore le papier canson de format A2. Là aussi il a fallu trouver une solution pour suivre son rythme sans voir en 2 mois s'écouler le stock annuel. Une feuille le matin, une l'après-midi. Depuis, dès qu'il le peut, *J-L* se fournit en papier.

Et bien évidemment c'est là où la stagiaire qui n'est pas au courant, est bien sûr la bienvenue. Ces exemples montrent qu'en effet, à partir du moment où l'on franchit le pas de l'atelier, "la pathologie reste sur le pas de la porte". Ce que l'on a en commun c'est l'envie de faire. Et l'interaction entre les animateurs et les patients crée une énergie.

L'approche est similaire dans les autres ateliers où « la méthode utilisée est semblable à celle utilisée dans n'importe quel atelier de théâtre dans une cité ». L'espace théâtral est un espace « démedicalisé » (Brochure *Le centenaire et après*).

Ces observations peuvent paraître simples et elles le sont. Pourtant, elles m'ont fait comprendre que venir soi-même d'un contexte artistique avait réellement un sens comme dans le cas de *V.* Et qu'à l'instar d'une pathologie qui reste à la porte, l'atelier est un lieu où l'on pense en termes de solutions.

Aussi ma place, (et je ne dirai pas ici mon rôle car mon passage a été bien trop bref pour être chargée de mission !), au sein de l'équipe des animateurs s'est faite très naturellement. Toute initiative était la bienvenue et comme il fallait bien commencer quelque part, j'ai donné des ciseaux à bouts ronds à un petit garçon et ensemble, nous avons cherché une solution

pour adapter cet outil à l'immensité d'un format A2. Les deux premiers jours ont été ponctués de ces actions simples qui de par leur répétition vous permettent de trouver vos marques.

Mais c'est parce que je me suis "laissée piéger" et que j'ai eu l'occasion de suivre deux mercredis de suite un groupe d'enfants, que des observations intéressantes ont émergé.

Ce premier mercredi, à mon retour de la projection d'un film donné par des patients d'un HJ, Carla m'a proposé de la rejoindre à la prise en charge de 3 enfants venus de l'extérieur.

H. me fixe de façon insistante. Je suis un peu déstabilisée

Je tente d'amorcer une approche par l'humour, qui fonctionne bien voire trop bien, puisque le jeune *H.* se désintéresse totalement de ce qu'il fait. L'infirmière qui les accompagne m'explique alors, et heureusement, que *H.* a parfois des petits problèmes de concentration. Il me semble un peu avoir jeté de l'huile sur le feu.

Le mercredi suivant, pour des raisons techniques, chacune d'entre nous, l'infirmière, Carla et moi aidons un enfant. Je me retrouve face à *H.* Désormais à la page, je prends sur moi. Il ne s'agit pas de perdre son sens de l'humour ni le plaisir de l'atelier, et que tout ça peut se combiner sans perdre de vue le sens de l'effort.

L'atelier novice

Il y a des jours, il y a des lunes. Ce mardi-là (le second), que je pensais être une journée d'atelier "normale", n'a ressemblé en rien au premier. Les ateliers ne sont pas un lieu qui laisse place à la routine. En matinée le besoin de dialogue s'est substitué au papier et à la gouache, et la cafetière habituellement réservée à l'équipe d'animateurs offrait la tournée générale.

Parfois c'est comme cela. Les patients sont curieux du parcours artistique des stagiaires, et le domaine du bijou dont je viens suscite l'intérêt de *M.* L'idée d'un atelier de bijoux pour l'après-midi s'impose d'elle-même au cours de la conversation.

Je m'arrange alors avec l'équipe, tout de suite d'accord, pour investir la petite salle de l'atelier d'écriture, endroit plus confiné dont je pourrais fermer les portes.

Evidemment rien n'est prévu pour cela. Lors d'une conversation avec Carla sur les appréhensions à ne pas pouvoir répondre aux demandes/attentes des patients, elle me répond : « on invente tout le temps ! ». Vrai, de la terre, du papier toilette, des feutres, des magazines, de la colle...on verra par la suite pour le reste. Je sens pourtant *M.* un peu désopilé à la vue de ce que je lui propose, surtout quand j'ajoute que sa création n'a pas besoin d'être portable, ni même d'aboutir à un bijou.

Ce n'est pas tout à fait la manière générale de le concevoir.

Je participe donc moi-même à mon propre atelier pour permettre à *M.* de se lancer.

Nos deux heures trente passées ensemble nous ont menés à une production de bagues et de collier originaux...et bien sûr à des questions.

Avais-je failli ? Mon parcours dans le bijou contemporain où l'on tend, et pas forcément toujours à juste titre, à vouloir considérer le collier pâte au même titre que la plaque d'or, ne m'avait-il pas un tantinet fait perdre le fil de cet atelier ? Ou finalement, une approche est une approche (un parti pris) qu'il aurait été intéressant de pouvoir développer sur plusieurs sessions ?

A son départ, je n'ai pas pensé à demander à *M.* s'il avait pris du plaisir. Mais en partant il a tenu à me donner un tirage d'une de ses gravures qu'après réflexion j'ai accepté.

Maud Traon (Londres)

<http://www.art-therapie-tours.net/>

Annonces de congrès

Strasbourg, 25-27 septembre 2009

*LES ECRIVAINS ET LEURS ORIGINES
LITTERAIRES 2009*

<http://www.actualite.com/actualite/4601-mediathèque-Andre-Malraux-Strasbourg-ouverture.htm>

Nice, 8-9-10 octobre 2009

Association Française des Psychiatres d'Exercice Privé – Syndicat National des Psychiatres Privés

VIRTUEL Palais des congrès Acropolis - Esplanade John Fitzgerald Kennedy

<http://www.afpep-snpp.org/index.php?page=prochaines-jn>

Avignon, 26 septembre 2009 (matinée)



Marc Buisson, Musée du CH de Montfavet (Vaucluse)

Colloque de rentrée de PsyCause – « Le dit et l'entendu dans le couple ».

Renseignements : Chantal Roose (Montfavet), 04 90 03 92 76 ou Brigitte Manivel 06 25 99 81 18

Merano/Meran (Italie), 22 - 23 octobre 2009



Casa Basaglia (Sinigo)

Etnopsichiatria e Lavoro Etnoclinico

Storie, culture e mediazioni nelle pratiche di cura e terapeutiche.

Casa Basaglia Sinigo

Inscriptions : www.highstyle.it

Réservations hôtelières : www.meran.eu

Matera, 5-7 novembre 2009

Segnaliamo il IX Congresso Nazionale della Società Italiana di epidemiologia psichiatrica La cura della depressione nella comunità: nuove forme di integrazione tra medicina di base e servizi di salute mentale.

www.siep.it

Genova, 26-27 novembre 2009

II° Congresso Nazionale
Associazione Italiana per l'Individuazione
e l'Intervento Precoce nelle Psicosi
Teatro della Gioventù Via Macaggi, 92
- Genova

Comitato locale

G. Boidi, G. Buscaglia, E. Perelli,
V. Puppo, M. Vaggi, M. Zambonini
c/o Centro Salute Mentale
Via Lemerle 17 – 16158 Genova
Tel. 010 6449160 - Fax 010 6136375
Segreteria Organizzativa
TMT srl - Divisione Congressi
Via Mecenate 12 - 20138 Milano
Tel. 0258012822 - Fax 0258028245
E-mail: congress@tmtworld.it
Web site: www.tmtworld.it

Budapest, 12-14 mai 2009

VII° « Divan sur le Danube »
Hommage à Georges Devereux et à Géza
Roheim – Ethnopsychiatrie et/ou psychiatrie
transculturelle.

Renseignements :

piotr-tchaadaev@wanadoo.fr ou

Dr Jean-Yves Feberey +33(0)4 94 33 18 33

Bruxelles, 28-29 mai 2010

Rencontres *Prescrire*

contact@prescrire.org

<http://www.prescrire.org/>

Marrakech, 6-12 juin 2010

Congrès *PsyCause*

Renseignements : Chantal Roose (Montfavet),
04 90 03 92 76 ou Brigitte Manivel 06 25 99
81 18

Bibliographie

Erose forze d'eros

Gianluca Paciucci, Infinito Edizioni, 2009
(75 pages, € 8,50)

Qu'appelle-t-on penser Auschwitz ?

(207 pages, 20 euro)

La réaction philosémite (258 pages, 20 euro)

Ivan Segré, Éditions Lignes, 2009

Avec Ivan Segré, nous avons eu l'impression très forte (ceci s'appellerait-il aussi la conviction ?) de rencontrer un philosophe dans la tourmente. La légèreté apparente de ce propos ne doit leurrer personne, cet auteur nous met au pied du mur, des murs, de tous les murs qui fondent et/ou enferment ce que nous appelons civilisation(s). La répétition du verbe appeler indique bien qu'il s'agit d'*inviter quelqu'un à venir en prononçant son nom, par un mot, un cri, un bruit*, ainsi que le formule avec tant d'à propos *Le Robert*. A venir réfléchir, en le convoquant avec des textes fondamentaux, ce qui est toujours un exercice salutaire. A venir se frotter sans ménagement à ces questions qui nous hantent quotidiennement. Débat sur la mémoire et l'actuel, qui ne se confond pas avec l'actualité, stroboscope amnésiant de nos écrans favoris, fussent-ils interactifs... Débat sur la confusion savamment entretenue par d'aucuns qui se targuent de philosopher, et dont la vanité vole en éclats dès lors que leurs écrits sont, non pas disséqués (Segré n'a pas besoin de poser en anatomiste), mais éclairés pour ce qu'ils sont, entre imposture et idéologie (personnelle), bref de l'*antiphilosophie*. D'une lecture exigeante mais ô combien enrichissante, Ivan Segré vous accompagnera partout, sur la plage ou en montagne, et vous ne pourrez que regretter ce guide lorsque vous fermerez ses livres, où il sera de toute façon nécessaire de revenir, tôt ou tard.

Le yiddishland révolutionnaire, Alain Brossat et Sylvia Klingberg, Syllepse, 2009 (293 pages, 22 euro)

Revue *Diasporiques*, n°6, juin 2009, *Les Roms*

Liens utiles et plaisants

Prescrire en anglais :

<http://english.prescrire.org/>

Le livret de la LDH sur la vidéosurveillance :

[http://www.ldh-](http://www.ldh-france.org/IMG/pdf/Livret_videosurveillance.pdf)

[france.org/IMG/pdf/Livret_videosurveillance.pdf](http://www.ldh-france.org/IMG/pdf/Livret_videosurveillance.pdf)

Lélki Egészség Fóruma (Hongrie) : sur le VI° « Divan sur le Danube » :

http://www.lefnet.hu/index.php?_NOMOCMS%5bentityname%5d=comments&_NOMOCMS%5bwhe restr%5d=forumid%20like%20%2734.%27

Nous remercions chaleureusement Gisèle Meichler d'avoir attiré notre attention sur ces sites qui nous rappellent à quel point, comme le dit la chanson, « notre Alsace est belle »* :

<http://www.youtube.com/watch?v=fUiDesP7mIk&feature=related>

<http://www.youtube.com/watch?v=bLlqslY5yi4&feature=related>

<http://www.youtube.com/watch?v=QmJrpH5th7k>

<http://www.youtube.com/watch?v=LbJoWOMh5rY&feature=related>

<http://www.youtube.com/watch?v=h5rZZJIEE88&feature=related>

<http://www.youtube.com/watch?v=jJDHYkz9Jtw&NR=1>

*<http://anea.mabulle.biz/index.php/2009/02/05/174804-que-notre-alsace-est-belle>

Grégoire ou l'éblouissement Portrait d'un peintre d'icônes

Nous remercions très vivement ici Sandrine Willems, qui nous a confié pour publication en quatre parties ce très beau texte qui nous plonge dans l'univers si particulier des icônes, plus précisément ici de ceux qui les réalisent. L'auteure est psychologue clinicienne, mais a aussi un parcours cinématographique (avec notamment la réalisation d'un captivant documentaire sur Philippe Herreweghe, chez Harmonia Mundi) et d'écriture. Elle est passionnée par les animaux, auxquels elle a consacré un travail universitaire, L'animal comme « sujet transitionnel » et plusieurs ouvrages parus aux Impressions Nouvelles, dont un Tchang et le Yéti, qui devrait intéresser tous les lecteurs tintinophiles du Volantino...

<http://www.lesimpressionsnouvelles.com/cvwillems.html>

Il y a ici une présence terrible – si puissante qu'elle en devient pesante. Moi qui étais si las de toutes ces représentations, qui m'ont volé ma vie, ici au moins j'aurai mon compte de présence brute, et même brutale. Ne disent-ils pas que Dieu est là, dans ce bois? S'ils vénèrent ces images, n'est-ce pas qu'elles les relient à celui dont elles révèlent le visage? Comme si, à regarder ce saint, on pouvait lui saisir la main. S'ils nous font face, ces prophètes, et de plein fouet, c'est pour que rien, pas le moindre fléchissement, n'atténue cet élan, d'eux à nous, qui nous arrache au sol. Le profil c'est le début de l'absence, disait l'ami de Grégoire, qui l'aida à peindre cette église.

Et quand il travaillait ici, Grégoire allait souvent au Louvre, s'imprégner de ces regards de morts, si obsédants, que les premiers chrétiens traçaient sur leurs restes. Il savait que c'était de ce fond-là qu'avait surgi l'art du portrait. Il savait qu'on ne trace un visage que pour l'arracher à la mort. Il ne peignait que pour réveiller les morts – ceux-là mêmes qui se croient vivants, et qui devant ces fresques, brusquement, sentent que la vie est ailleurs.

Car lui, il ne voulait pas simplement faire des portraits. Un portrait tente de montrer un homme – quand ses icônes visaient ce qui lie un homme à son Dieu. Ce qu'il visait, c'était une présence au cœur de la présence. Une présence à la puissance x, x étant l'inconnue résistant à toutes nos équations, et le seul nom qu'on puisse peut-être, sans trop le trahir, donner à Dieu.

Toutes ces images, d'ailleurs, ne font que reproduire le visage du divin tel qu'il s'imprima dans un linge. Avant de quitter la terre, l'homme-Dieu y laissa son empreinte. Quelqu'un était malade, à l'autre bout de la terre, et ne pourrait guérir que s'il voyait Dieu incarné. Mais Celui-ci avait à bientôt mourir. Il prit donc son manteau, en couvrit son visage, et son manteau conserva la marque de son visage. Envoyé au malade, il lui rendit la vie. Mais les hommes sont si négligents qu'ils perdirent ce linge précieux. Les icônes seules en gardent le souvenir.

Remarquez que par là, écrit l'ami de Grégoire, les hommes d'Orient vénèrent le visage vivant du sacré, alors qu'en Occident, on rend hommage à son suaire. N'est-ce pas en Orient que le soleil se lève, tandis qu'en Occident il meurt? Les deux peintres de cette

église firent pareil, qui naquirent en Russie pour finir à Paris – dans la nostalgie de leur origine, toujours un peu divine, l’origine, toujours perdue, comme la première image de Dieu.

Mais le premier à peindre, de main d’homme, l’homme-Dieu, ce fut l’un des premiers, aussi, qui écrivirent son histoire. Dans la langue de ces faiseurs d’icônes, peindre se dit du même verbe qu’écrire. Ainsi ferai-je ici comme eux, à traquer leur vie sous leurs visages – ces visages pareils à ceux de leurs icônes, si marqués par la vie, ou la Grâce. Travaillés par la douleur et la joie, sans fin labourés par ce tourment qui est peut-être la seule sérénité accessible sur terre.

Qu’auraient-ils fait de mon visage? Ils n’avaient aucun intérêt pour ce que paraissait un homme, ou même ce qu’il était; ne les retenait que ce qu’il pouvait devenir. En moi ils auraient révélé ce qui est encore possible.

De Grégoire ne reste qu’un regard. Sur une photo, toujours la même, qu’on reproduit partout où l’on parle de lui. Comme si c’était la seule qu’on ait gardée de lui. Un regard d’halluciné, qui me fait presque peur, aussi obsédant que celui d’un mort. Un regard qui paraît plonger en Dieu, sans garde-fou. Un regard d’illuminé, au sens propre. Sur une photo comme surexposée, par ces yeux crevant de lumière. Qu’est-ce qu’une photo, d’ailleurs, sinon l’empreinte que, comme dans un linge, la lumière laissa d’un visage?

Une photo en noir et blanc, d’un regard trop clair pour ne pas être bleu. Plein de ces questions infinies de l’enfance, qu’on n’interrompt que par des mensonges: “Pourquoi le ciel est-il bleu?” “Pourquoi le soleil doit-il mourir chaque soir?” “A quoi ressemblerait ce qu’on appelle Dieu?” Des yeux où le sourire se teinte de nostalgie, de sa Russie natale peut-être, ou d’autre chose qui serait encore plus loin. Des yeux de Russe, où la tristesse n’est jamais loin du rire.

Au premier regard, ici, sous le brunissement du temps, tout est doré. Mais à mieux y regarder, tout se révèle bleu. En surface on dirait presque le bleu royal, qui avec l’or des auréoles, fut la plénitude du ciel sous le soleil, pendant des siècles, sur les murs des églises: la lapis-lazuli si dure à broyer, mais si fragile à la lumière – puisque la fatalité veut

que les plus belles couleurs soient également les plus fragiles. Mais cette pierre si chère, d’où vient le véritable outremer, ils étaient bien trop pauvres pour se l’accorder – si ce n’est, et encore, en glacis. Ce qui semble régner ici, c’est le cobalt, le plus courant, aujourd’hui, des pigments bleus, le plus couvrant, et le plus résistant. Peu importe, disait Grégoire, le peintre au regard bleu, peu importe avec quoi se fabrique une icône – pourvu que cela résiste. Peu importe avec quoi se bricole notre foi, pourvu que cela tienne, et nous fasse tenir.

Mais si l’on va au-delà de ce bleu sombre, s’en révèle un plus clair, qui tire sur le vert, du bleu céruléen peut-être, mêlé de terre verte, et d’ainsi se mêler à la terre, le bleu du ciel devient vert d’eau. Je parierais que son regard était de ce bleu-là. Et comme on parle de vert Véronèse, on devrait nommer ce bleu Grégoire. Même des saphirs broyés n’auraient pas cette transparence.

Il en pare ses anges comme ses prophètes, et si pas tout le vêtement, du moins un voile, de dessus ou de dessous. Serais-je trop peu chrétien pour avoir remarqué qu’on vêt toujours le Christ de bleu? Mais non, je me rappelle, cette toile que j’ai restaurée, où Il apparaissait en rouge, et cette autre où Il était en blanc. Il n’y a qu’ici, que partout Il reste céleste, ou bien marin, Celui que les premiers chrétiens appelaient “le poisson céleste”: *Ichthys ouranios*. Ce nom ne conviendrait-il également à Grégoire, qui aimant tant, dit-on, ces petits noms d’animaux que lui donnait sa mère, et qui jamais ne quitta vraiment les eaux de son enfance? Dans cette église en tout cas, il mit toutes les scènes d’eau qu’il put trouver, du Déluge à la Pêche miraculeuse; même cette auréole, qui enveloppe l’homme-Dieu de la tête aux pieds, s’est faite bleue.

Comme si à force de tirer la lumière des ténèbres, Grégoire s’était arrêté à l’heure bleue, où elles se confondent – comme sous sa main se fondent l’humain et le divin. Et par son art le bleu, qu’on dit la plus froide des couleurs, devient la plus intense.

Il est vrai qu’il naquit sur une île, l’une des innombrables îles de Saint-Pétersbourg, cette ville où l’on n’est jamais sûr de n’être pas dans la mer. La mer, là-bas, comme Dieu on ne la voit jamais, mais on la sent partout. Elevée sur le delta de la Neva, la ville est traversée par ce fleuve énorme, qui périodiquement déborde, l’inonde, et récolte les noyés. Sortie des

marais, cette ville semble toujours sur le point d'y retourner; le Déluge y paraît toujours possible, ou imminent. Et quand les eaux n'envahissent pas la terre, elles se polluent, pour y amener les pires épidémies. L'année où il naquit, Grégoire, ce fut le typhus qui répandit la mort.

Il naquit la veille du Baptême du Christ, que là-bas on appelle Théophanie, d'y voir Dieu se révéler jusqu'au fond d'un fleuve. Aussi le Tsar sortait-il, ce jour-là, de son Palais d'hiver, par le grand escalier donnant sur la Neva, et en tant que Dieu sur terre, il bénissait le fleuve.

Saint-Pétersbourg, moi je n'y suis jamais allé. C'est par Grégoire que je la rêve, cette ville de Tsars, qu'afin de prouver leur puissance, ils voulurent dorée comme le fond d'une icône. Le bleu de la Neva et l'or de Pétersbourg : il ne peindrait rien d'autre.

Mais il n'oublierait pas que la ville brillante, et bariolée, que le bleu même du fleuve, en hiver, sont engloutis par la neige. Et que toutes les couleurs, alors, cèdent la place au blanc, à ses scintillements, à la pure lumière qui les contient toutes. Or c'est à cela que toujours il tendit; peu lui importaient les détails, les voiles, même les visages: ce qu'il voulait, c'était la lumière, pour qui tout le terrestre n'était que prétexte.

Lorsqu'il naquit, Grégoire s'appelait encore Georges. Le père de son père ne parlait même pas russe, et venait d'un pays de protestants. Aussi Grégoire mêlerait-il en lui le sang de l'Occident qui brisait les icônes, et celui d'une Russe, de pure souche, qui les adorait. De quoi mettre toute une vie à se rapprocher de sa mère, de la divine origine perdue – qu'on ne peut vraiment rejoindre, sans doute, que dans la mort. Comme si cet Orient où le soleil se lève, les hommes, eux, ne pouvaient l'atteindre qu'en sombrant.

Mais comme pour l'empêcher de trop vite sombrer, pour veiller sur lui, toute sa vie, comme son ange, à ses côtés il y eut Olga, la sœur aînée, qui lui voua un terrible amour. Olia, comme il l'appelait, par l'un de ces diminutifs dont raffolent les Russes, au point que nous, à l'Occident, nous ne savons plus de qui il est question.

Il grandit en un monde où ne fût-ce que survivre tenait du défi. Son enfance traversa la

misère, la famine, les maladies, et puis la guerre, où il vit le Palais d'hiver se transformer en hôpital. Et quand cette guerre-là s'acheva, ce fut une autre, comme si jamais elle ne devait finir, la guerre, chez ces Russes qui, faute d'ennemis, se massacraient entre eux. On ne savait plus si c'étaient les Rouges qui écrasaient les Blancs ou bien l'inverse – jusqu'à ce que les Verts s'en mêlent, ces paysans qui voulaient simplement prendre soin de leurs terres, loin de ces armées de toutes les couleurs. S'il aima tant le bleu, Grégoire qui s'appelait encore Georges, c'est peut-être que cette couleur-là ne fut pas celle d'une Terreur. A dix ans, il dut voir l'exécution du Tsar, la mort de Dieu sur terre, et peut-être cessa complètement de croire. Déjà qu'il ne devait pas y croire très fort, quand il était enfant, puisqu'on dit que ses prières, il les criait à tue-tête, tellement Dieu lui paraissait loin, sourd, et puis vieux.

Ainsi ce qu'en sa vieille Russie on appelait l'essor des Lumières, pour lui ne fut que ténèbres. De quoi brouiller définitivement, en lui, le soleil et la nuit. Déjà qu'ils se confondent, là-bas, à chaque solstice d'été, en d'interminables nuits blanches, frôlant le soleil de minuit. Je le vois, ces nuits-là, s'en aller rêver au bord de la mer, je le vois mêler le rêve et la réalité comme l'eau et la terre, pour tenter de survivre à cette réalité trop sombre. Je le vois barioler d'images, déjà, ses lumineuses insomnies, cet enfant qu'on décrit débordant d'imagination, fantaisiste jusqu'au fantasque. Cet enfant qui ne cessait de dessiner, sage comme une image, mais susceptible au point de vouloir se jeter sous un train, le jour où quelque maladroit critiqua son dessin.

Mais cet enfant que pour sa sagesse, sa mère appelait "œil de hibou", finit par être baptisé "cervelle d'oiseau". Car il tomba malade, puis subitement devint insupportable. La mort, il n'avait pas cessé de la voir, autour de lui, dans ce monde en perpétuelle révolution. Il avait même dû changer d'école, tant était devenu dangereux le chemin de son île jusqu'à son école. Mais le petit Georges, alors, n'avait pas peur. Tout changea lorsque la mort s'empara de son corps: une pleurésie, d'abord, puis la tuberculose. Par un premier miracle, disent les plus pieux, il en réchappa; mais il n'oublierait pas que la maladie, dans l'une de ses zones sombres, restait tapie.



Cimetière serbe orthodoxe à Szentendre (Hongrie)

Dès lors il ne cessa plus de la narguer, la mort, comme pour lui prouver qu'il était toujours le plus fort, ou simplement pour apprivoiser peu à peu sa peur. L'un de ses jours de pires turbulences, comme tant de fois il se mit à jouer dans l'eau ainsi qu'avec le feu, et porta son radeau sur la Krestovka, cet affluent de la Neva dont les houles et les courants avaient si souvent tué. Entre deux planches trop espacées, il tomba dans les flots. Mais Olia était là, horrifiée, et se mit à hurler, jusqu'à ce que des nageurs l'aident à remonter le corps inanimé de son frère. Est-ce la sœur bien-aimée qui lui rendit le souffle, ou à nouveau la main de Dieu? Quoi qu'il en fût, du trépas il revint à la vie.

Et ce ne fut pas la dernière fois. Quelques années plus tard, l'eau faisant place à la glace, le petit Georges voulut faire du ski, et cette fois s'aventura sur le plus dangereux des glaciers. Lorsque la bonne Olga se retourna, elle vit son frère en plein ciel, bras grands ouverts, exultant de devenir oiseau, après avoir échoué à se faire poisson. La chute, à nouveau, aurait dû le tuer. Il s'en tira les skis brisés, mais sans la moindre égratignure. Comme pour confirmer qu'il était un élu de Dieu.

Mais cela, déjà, ce n'était plus en Russie. Et il la quitta juste trop tôt, pour y voir, après tant de ravages, le Palais d'hiver s'ouvrir au peuple, et gratuitement lui livrer les trésors de l'Empire, en particulier ces galeries de peinture, dont il se serait délecté, le petit Georges.

Il avait à peine plus de dix ans lorsque sa famille partit en Estonie – après que son père, fait prisonnier des Rouges, se fut échappé. Georges dut devenir Estonien, perdre jusqu'à sa nationalité, ce qui toute sa vie le ferait souffrir. Mais à cette époque-là, il espérait

encore retourner au plus vite dans son pays. En tout, il vivait comme s'il y était resté, ainsi qu'il le ferait jusqu'à sa mort, buvant le thé, parlant sa langue avec les siens au milieu des étrangers, souriant quand il fallait pleurer, ou bien l'inverse. Du reste il ne devait pas être si dépaysé que ça, sur cette terre qui elle aussi se confond avec la mer, là où elle ne se dissout pas en lacs, en marais, en ruisseaux.

Tout ce qu'il dut voir de l'Estonie, c'est son drapeau, où comme des horizons se superposent le noir, le bleu, et puis le blanc. Et jamais il ne perdit de vue que c'est bien dans cet ordre-là que va la vie comme l'œuvre.

Aussi ne s'accomplit-il qu'en revenant à l'eau, son élément, bleu et puis transparent, lorsqu'il se mit à peindre *a fresco*, sur des parois encore humides. Il peignait comme, sur son fleuve fou, un radeau qui aurait pris l'eau. Il peignait comme on s'abandonne à la force du courant, comme on se laisse traverser par la lumière.

Longtemps, cependant, revenu de ses imprudences d'enfant, il ne se risqua guère à cette humidité des murs, se contentant de les peindre secs, les grattant juste avant de s'exécuter, pour qu'ils redeviennent perméables à ses pigments. Et pour mieux encore se garder de l'eau, il peignait à l'œuf mêlé de chaux, puis à l'œuf pur. Pour sonder jusqu'en ses liants les énigmes de l'origine.

Mais lorsqu'enfin il en vint à la véritable fresque, il eut bien du mal à la maîtriser, cette technique si ardue. Sut-il d'emblée qu'il lui faut la plus pure des eaux – aussi pure que ceux qu'il a peints? Et en choisissant ses couleurs, savait-il qu'à la fin, lorsque l'enduit serait sec, elles s'éclairciraient – lui qui comme elles alla vers toujours plus de clarté? Savait-il que les bleus, *a fresco*, ont tendance à blanchir, et que si avec l'outremer on doit repasser trois fois, il faut le faire cinq fois avec le cobalt?

En tout cas, il peina rien qu'à faire tenir son enduit, et dut en changer maintes fois les proportions, de sable ou bien de chaux. Jamais il ne dut arriver, pas plus que son ami, au parfait équilibre, à en juger par l'état de ces murs: ici l'enduit s'est soulevé, la peinture, là, est carrément tombée, devenue trop pulvérulente pour rester – rappelant aux humains, s'il en est besoin, qu'eux aussi ne sont que poussière. Pour les fresques, rien n'est pire que des variations d'humidité; or lorsque

chaque soir les fidèles ici se réunissent, les murs se mettent carrément à pleurer. Ce qui bien sûr fait remonter la chaux, jusqu'à noyer saints et prophètes dans une bouillie blanchâtre. Et comme si ça ne suffisait pas, pour envelopper le tout de suie, il y a encore, chaque soir, les cierges et l'encens. Quant aux icônes portatives qui auraient pu être épargnées, à force d'être tâchées, triturées, embrassées, plus que les murs encore elles ont perdu leurs couleurs.

Ces images qu'ils prétendent adorer, ne pourraient-ils, au moins, les respecter? Devant ce désastre me prend une rage de mécréant. J'ai toujours cru que le temps était le pire des iconoclastes; ici j'apprends que la piété fait plus de ravages encore.

Quarante ans que tout cela n'a pas été seulement nettoyé. Pour restaurer convenablement ces fresques, il faudrait que je les détache des murs; mais pour cela ils n'ont pas d'assez d'argent, disent-ils. Quant à ce qu'ils ont d'or, ils le réservent à Dieu.

Ces fresques s'abîmèrent si vite, d'ailleurs, qu'on demanda aux peintres eux-mêmes de venir les restaurer. Mais déjà elles étaient trop fragiles pour qu'ils puissent en ôter, sans arracher tous leurs pigments, les vernis qui avaient noirci. Alors, où la couleur était tombée, ils durent se résoudre à combler les lacunes par la teinte encrassée qui les cernait. On en était encore à vouloir qu'une retouche ne se vît pas. Et eux qui pourfendaient un art de l'illusion, ils visèrent la restauration la plus illusionniste.

Ailleurs, ils consolidèrent leurs couleurs à coups de jaune d'œuf. On n'en était pas encore à vouloir que toute restauration fût réversible. Mais en cela, n'est-ce pas nous, aujourd'hui, qui sommes dans l'illusion? De nous heurter chaque jour à l'irréversible du temps, n'essayons-nous pas de le nier, le temps, en exigeant que tout ce que fait notre main puisse s'effacer demain?

Quant aux teintes qui étaient devenues trop ternes, ils les recouvrirent, carrément, de couleurs plus couvrantes, au prix de toute transparence.

Me voici donc devant un dilemme: laisser ces repeints parce qu'ils sont de la main de Grégoire? Ou les enlever pour lui être plus fidèle que lui-même?

Mais les fidèles, face aux icônes, ont à faire abstraction des maladroites du peintre – pour ne voir que ce qu'il a capté du vrai visage du saint. N'ai-je pas ici, pareillement, avant même d'user de mes produits, à dépouiller, par mon simple regard, ces fresques de leur encrassement? Et au lieu de n'envisager que leurs lacunes, à regarder ce qui, par miracle, est resté?



Musée serbe orthodoxe de Szentendre (Hongrie)

Ces fonds d'un blanc nuancé d'ocre, ceux qui les virent jadis disent qu'ils éclairaient plus encore que les fenêtres. Certes ils ont mal vieilli, le blanc de zinc, dont se servait Grégoire, avec les années devenant gris. Mais est-ce par simple ignorance, qu'il usait de ce blanc-là, ou parce que du temps il se souciait fort peu – vivant dans le présent, la présence pure, dans toute sa plénitude, et son éternité? Sans doute l'aurais-je fait rire, avec mes petits soucis de spécialiste, et de termite.

Ne sais-je pas qu'à trop nettoyer, on fait plus de ravages encore que le temps? Et que certaines restaurations, fussent-elles scientifiques, vieillissent plus mal encore que ce qu'elles prétendent sauver?

Tout d'abord, dit la règle du métier, réduire l'épaisseur du vernis, ensuite retirer les surpeints, et enfin retoucher: *alléger, purifier, réintégrer*. Mais ces étapes-là, n'est-ce pas à moi plutôt qu'à ces murs, qu'il me faudrait les

appliquer? Devenir plus léger, plus pur, et tenter de me réparer.

Mais qu'ai-je donc à songer ainsi, ne suis-je pas là pour travailler? Est-ce le regard de ces saints, sur moi, qui déjà me fait cet effet? A ce rythme-là, dans deux mois je serai converti.

Si c'est à l'eau qu'il revint, Grégoire, avec ses fresques, tel un saumon remontant à ses eaux originelles, c'est qu'au temps où il s'appelait encore Georges, il commença par là, avec l'aquarelle. Ensuite ce fut à l'eau-forte qu'il passa – pour aller au plus loin de ce qu'à la fin il deviendrait. Car à cette époque, pas la moindre couleur, et presque pas de visages humains. La ville, seulement, lorsqu'elle se déshumanise et laisse l'homme désespéré. Plus le moindre souvenir de Dieu. La modernité dans ce qu'elle peut avoir de plus sombre. Juste une lueur, parfois, comme une tache, s'ajoutant à la crasse, et ne faisant que la souligner.

Il est vrai que c'était l'époque du réalisme triomphant. Et pour n'avoir rien d'un Bolchevik, Georges n'admirait pas moins cet art qui s'adressait au peuple, et qu'une poignée de peintres, de province en province, avait répandu dans toute la Russie.

Mais à force de s'assombrir, tout à coup il dut avoir peur de véritablement sombrer – et d'en venir à barbouiller de noir tous ses cartons.

Aussi empoigna-t-il l'espoir, lorsqu'il le rencontra en la personne d'un Père russe, qui mieux que son propre père lui parla de Dieu. A la frontière de l'Estonie, Georges sentit soudain refluer tout son amour de la Russie. Il allait avoir vingt ans, mais du coup se sentit naître. Georges alors renia la religion de son père pour embrasser celle de sa mère, qui adorait les icônes. Dès lors il ne cesserait plus de s'affronter à son père, avec cette violence de Russes qui risquent toujours d'en venir aux mains. A propos d'icônes, bien sûr, mais aussi pour avoir, à lui seul, cette mère qu'il adorait.

Et si brusquement il s'arrêta de peindre, ne fut-ce pas encore pour se rapprocher de celle-ci, qui avait été une brillante pianiste, et cessa de jouer pour s'occuper de lui? Ou fut-ce d'avoir entendu Bach, que soudain il se mit au piano huit heures par jour – lui qui avait tant renâclé, enfant, à travailler ses gammes? Mieux encore que ce Père russe, Bach le replongea-t-il en Dieu?

Quoi qu'il en soit, trois ans durant il ne fit que jouer. Jusqu'à ce qu'il se sente prêt pour un concert. De Bach, évidemment. La presse lui fit quelques éloges, mais cela ne suffit pas. Il eut l'impression de ne pas être à la hauteur du Maître. Et il en revint à ses peintures – avec soulagement, ou par dépit? Nul ne le saura. Lui-même, sans doute, ne savait pas.

Mais cette fois il peindrait des hommes, et à pleines couleurs. Pour ce faire, il s'initia à la peinture à l'huile. Il fallait qu'il se garde des techniques trop sèches, des eaux trop fortes, et des sujets trop sombres.

Par la peinture, en plus, il se réconciliait avec son père, qui n'étant que tenancier d'usine, avait une admiration sans borne pour son talent. Aussi ce père lui donna-t-il, sans rechigner, tout l'argent qu'il fallait pour partir à Paris, qui était la capitale de l'Art. Lui-même resterait à l'usine, en Estonie, pour gagner la vie de la famille – tandis que sa femme et sa fille accompagneraient Georges, pour s'occuper de lui, comme toujours, afin qu'il puisse se consacrer entièrement à l'Art. Enfin Georges aurait sa mère pour lui seul – puisque la bonne Olia, elle, ne la lui disputait pas. Ce gêneur de père, hélas, ne lui laisserait une telle paix que la moitié du temps. Six mois par an, il viendrait admirer le travail de son fils, et se battre avec lui. Six mois de Paradis, et puis six mois d'Enfer. Les Russes sont trop entiers, pour concevoir le Purgatoire.

Georges débarqua donc dans la ville-lumière avec toute l'avidité de son âge. Il faut dire que du cubisme ou de l'expressionnisme, il avait à peine entendu parler. Depuis quinze ans, plus rien de l'Occident ne parvenait aux Russes. Les meilleurs de ceux-ci, parmi les peintres, avaient déjà émigré à Paris. Mais si la ville regorgeait d'artistes, dans cet entre-deux-guerres, le marché de l'art était mort.

Au milieu de tant d'inconnu, Georges dut être bien perdu; heureusement qu'il avait sa mère, et puis Olia. D'ailleurs il chercha vite ceux de ses compatriotes qui l'avaient précédé: cette avant-garde qui avait trente ans de plus que lui, cette Gontcharova qui teintait de futurisme l'art populaire de son pays, et puis ce Larionov, qui était si drôle, et devint son ami – peut-être parce qu'il partageait sa passion de la lumière, au point de devenir le père du *rayonnisme*.

Georges voyait la réalité se dissoudre en *ismes* de tous genres, en pures surfaces, en

couleurs fauves. Et à force de voir les visages se disloquer, il voulut illustrer une histoire de Gogol où un homme perd son nez. Lui-même se demandait peut-être s'il ne perdait pas peu à peu le Nord, d'avoir perdu son Orient natal. Ce fut peut-être pour éviter *Le Journal d'un fou* qu'il préféra s'en tenir au *Nez*. Aux séductions de l'Occident, il se sentait sur le point de céder.

Aussi se défendait-il de toute complicité avec ceux qui semblaient les plus proches de lui, entre ces Russes occidentalisés. Kandinsky qui cherchait le *Spirituel dans l'art*, et tenait le bleu pour la couleur qui va tout droit au coeur, Kandinsky qui disait s'inspirer des icônes, n'aurait-il pas dû être pour Georges un frère? Malévitch également, qui à côté de son *Carré noir sur fond blanc*, posant les bases de l'abstraction, exposa une multitude de croix. Mais pour Georges l'abstraction, qui mettait la création de l'homme au-dessus de celle de Dieu, fut toujours une espèce de péché. Lui, il ne viserait qu'à retrouver l'empreinte du visage divin, telle qu'elle fut dans un linge, sans rien devoir à une main humaine. Et tandis que Malévitch travailla à une *Victoire sur le soleil*, Grégoire fit triompher cette lumière *trisolaire* qu'il attribuait à Dieu.

Lorsqu'il arriva à Paris, venait de se fermer, faute de fonds, l'Académie de peinture russe, qu'avait fondée la fille de Tolstoï. Mais quelques rescapés tinrent bon, et continuèrent à se réunir au fond d'une petite impasse. Georges, en mal de maîtres, vint s'y former. Il tomba sur Somov, alors de grand renom, aujourd'hui oublié. Celui-ci prêchait l'art pour l'art, en héritier des Ballets Russes, autour desquels il avait gravité. Il en avait gardé le goût des corps, et faisait travailler des nus d'après des modèles vivants plutôt que des statues. Georges s'affronta donc, pour la première fois, au mystère de l'incarnation. Et lorsqu'il allait chez son professeur, en Normandie, peindre des paysages, à nouveau il se heurtait aux énigmes de la nature, qui dans l'île de son enfance avaient porté sa rêverie: De quel bleu est vraiment le ciel? Quelle nuance y a-t-il, entre le vert de l'herbe et celui d'une feuille? Et puis de quel jaune, surtout, rendre telle tache de soleil?

A peine rentrait-il à Paris, pourtant, c'était le noir des villes qui reprenait ses croquis, des édifices et des hommes délabrés, qui avaient

tout oublié de Dieu. Comme si l'humain et le divin jamais ne s'étaient rencontrés.

A Paris même, pourtant, il en avait trouvé, des hommes de Dieu, qui en plus venaient de Russie. Dans leur pays, prêtres et moines étant déportés, arrêtés ou tués, le patriarche de Moscou avait tenté de dialoguer avec les Rouges, pour que l'Eglise survive. Les orthodoxes d'Europe l'accusèrent alors de compromission, et firent scission. Seule une poignée d'irréductibles lui resta fidèle, clamant que l'Eglise russe n'était pas prostituée mais martyre – et que, quand bien même elle se prostituerait, ils la suivraient. Tant pis si les Rouges les empêchaient de communiquer avec leur patriarche: par la prière, du moins, ils lui resteraient liés.



Musée serbe orthodoxe de Szentendre (Hongrie)

A vrai dire ils n'étaient que six, au début, et tous vivaient à Paris. Mais ils clamaient que l'émigration des Russes était une ruse de la Providence, pour ramener toute la chrétienté à l'orthodoxie, et réconcilier l'Occident et l'Orient. Pour cette croisade, ils se mirent sous l'égide du grand convertisseur des Slaves, qui tirait son nom de la lumière telle qu'elle se dit en grec – et donnèrent le nom de Saint Photius à leur Confrérie. L'année où Georges mit le pied à Paris, ils consacrèrent une sorte de cave, au-dessus de laquelle, un jour, se bâtirait cette église.

Dès que Georges les rejoignit, il fut l'un des plus acharnés à défendre l'Eglise et la Russie. La moindre critique envers elles le mettait en état de crise. Il venait à tous les offices, et lorsqu'il communiait, avait enfin l'impression de revenir chez lui.

Ces disciples de Saint Photius se mirent à l'étude des traditions de leurs pays. Souvent ils

se réunissaient, afin que chacun livre les questions et les faveurs de son art – de la liturgie au chant, de la théologie à la peinture d'icônes. Ils discutaient, s'exaltaient, s'échauffaient. Ils n'avaient pas besoin de bois, qu'ils n'auraient pu payer, ni même de vodka, pour traverser les hivers parisiens, qui après ceux de Saint-Pétersbourg leur semblaient presque printaniers. Ils refaisaient le monde et de nouvelles révolutions, ils invoquaient le Tsar et puis le Patriarche, ils assignaient à l'art les plus hautes missions. Ils étaient en plein Dostoïevski.

Mais les frères de Georges voulaient aussi s'ouvrir à ce pays où ils vivaient. S'efforçant de débarrasser leur dévotion de tout folklore, ils voulaient créer une orthodoxie purement occidentale. Des Français, de plus en plus souvent, se joignant à leur liturgie, les Russes eux-mêmes comprenant de moins en moins l'archaïque slavon, ils se mirent à louer Dieu en français, et accueillirent des chrétiens d'autres confessions. Sur ces questions-là, Georges se fit récalcitrant. Dans ces protestants il retrouvait son père, et sa hargne envers celui-ci. Il avait beau vivre à Paris, Sainte Geneviève, patronne de la ville, en dépit de sa sainteté fut longtemps son ennemie.

Lorsqu'il rentrait chez lui, la tête en feu, Georges peignait toute la nuit. Sa mère se lamentait, l'implorait de se calmer, lui disait qu'à ce rythme-là il ne tiendrait pas. Il n'entendait plus rien. De toile en toile, il ne voyait qu'un échec qui se répétait. Après avoir, toute la nuit, barbouillé de couleurs des carrés blancs, il brûlait ce qu'il avait fait. Alors il voyait, ce qu'il aurait voulu faire, et que probablement il n'atteindrait jamais. Dans la nuit, la flamme s'élevait, de ses propres scories, et métamorphosait sa médiocrité en lumière. Il regardait ces cendres, et cette flamme vive. La misère humaine et la Grâce, plus que jamais séparées. Si ce n'eût été le suprême péché, sans doute se serait-il également jeté au feu. Ce n'est pas seulement dans les romans que le nihilisme est le penchant des Russes.

Et lorsqu'il avait tout détruit, il disait que cette fois, vraiment, la peinture c'était fini pour lui. A quoi bon s'escrimer, si la modernité n'était qu'une tentation, une voie de perdition, une impasse plus bouchée que celle où se trouvait leur atelier – tandis que de l'art sacré, la seule issue possible, lui-même n'était pas digne? N'était-il pas voué, d'ailleurs, par son

impossible origine, à être ainsi écartelé, entre l'Occident de son père, et l'Orient maternel? Et la vie n'avait-elle pas tout fait pour mieux le déchirer encore, l'exilant de Russie pour le faire choir à Paris – cette ville que, comme tout le monde, il avait cru de lumière, et qui se révélait encore plus noire que les petites cités d'Estonie?

Mais l'évangile disait que la flamme ne doit pas rester sous le boisseau. Certes il aurait préféré être un saint plutôt qu'un peintre; mais puisque Dieu lui avait donné des mains de peintre, il devait en tirer les meilleures images dont il était capable – même si ce n'étaient pas des chefs-d'œuvre. Qui sait si Roublev lui-même, le plus grand des iconographes, n'avait pas douté de lui, un jour, jusqu'à vouloir cesser de peindre?

Oui mais si la flamme, en émergeant du boisseau, y mettait le feu, puis prenait le bois entier, puis l'homme qui y vit? N'était-il parfois un incendie personnifié?

[Fin de la première partie sur quatre]

Sandrine Willems (Nice)

LAICITA' ALLA FRANCESE: RISCHI E SFIDE NELL'ERA SARKOZY

Paru dans Guerre e Pace, voir lien ci-dessous.

[Tutte le traduzioni dal francese sono dell'autore dell'articolo].

Un qualunque liceale francese avrebbe una sola reazione nei confronti di chi gli chiedesse perché nel suo Paese non vi è l'insegnamento della *religione* nelle scuole pubbliche: innanzitutto egli a sua volta domanderebbe all'interrogante "ma *quale* religione?", quando in Italia l'ora di religione cattolica è 'ora di religione' tout court, senza bisogno di ulteriori indicazioni; poi si direbbe anche disposto a studiare la storia delle religioni, a patto che l'insegnamento non fosse confessionale e venisse condotto con la maggiore oggettività possibile. Questo per dire di come, in Francia, la laicità è un valore ormai acquisito e ben radicato, in una società peraltro fortemente conflittuale¹. Quanto al crocifisso nelle classi

1 In questo articolo non si parlerà della 'questione del velo' e della 'questione femminile/maschile', né di comunitarismo vs assimilazione, né di altri temi attinenti, con l'impegno di trattarne in uno dei prossimi numeri di G&P.

di una scuola statale, sempre quel liceale lo considererebbe del tutto improprio. In Italia invece la sua presenza è sempre stata indiscutibile, dai tempi del fascismo a oggi: è ormai definitiva la decisione del Consiglio di Stato con sentenza del 13.02.2006 che ritiene il crocifisso ovvio simbolo di riferimento per i cristiani, ma accettabile anche da credenti e non credenti se “è in grado di rappresentare e di richiamare in forma sintetica immediatamente percepibile e intuibile (...) valori civilmente rilevanti...”. Come tale 'rappresentazione' e 'richiamo' possano essere validi e significativi per tutti, non è per nulla chiaro. Oltralpe, di crocifissi nelle aule nemmeno l'ombra; inoltre recentemente, nel 2004, è stata approvata -non senza contrasti e contestata da versanti opposti- una legge contro l'ostentazione dei simboli religiosi nelle scuole pubbliche, che riguarda il modo di vestirsi (principalmente il 'velo' islamico, ma non solo), a ribadire la laicità dello Stato: la distanza tra le due nazioni non può essere più flagrante.

Eppure quando parliamo della Francia parliamo della cosiddetta *filles aînée de l'Eglise* (figlia maggiore della Chiesa – cattolica, si intende), ovvero di un Paese in cui i cristiani non vivono certo in clandestinità e il cui paesaggio urbano e rurale, oltre a quello sentimentale, è segnato da una sorta di 'cristianesimo diffuso' che nessuno contesta: fortemente impiantata nel cuore del sistema economico-politico-culturale della Francia, la Chiesa cattolica, nonostante il calo di vocazioni e le celebrazioni eucaristiche via via più disertate, è una presenza costante nella vita pubblica, pur restando estremamente discreta la sua esposizione mediatica – soprattutto se confrontata con la abnorme situazione italiana. Nonostante questo, ripetiamo, la laicità fa parte della cultura profonda dei francesi, a sinistra come anche a destra, se si eccettuano frange marginali di cattolici preconciliari, che peraltro hanno ritrovato il loro posto nel seno della Chiesa ufficiale grazie al nuovo (sic) spirito del papato ratzingeriano, e gruppi di neo-con, non ancora così determinati e invadenti come da noi, ma che cominciano ad avere interlocutori in una parte delle gerarchie ecclesiastiche (nel vescovo di Lione, ad esempio, Philippe Barbarin).

Sta tutta qui l'anomalia della situazione venutasi a creare negli ultimi due anni: da un lato una laicità profonda e condivisa, nello

spirito della legge del 1905 sulla separazione tra Stato e Chiesa; dall'altro la sfida a questo spirito portata dal presidente della Repubblica, Nicolas Sarkozy il quale, in particolare nel cosiddetto 'discorso del Laterano' del 20.12.2007,² si è lanciato in una complessa rilettura del rapporto tra Stato e Chiesa, spingendosi in territori ardui ma che, nel trionfo attuale dei revisionismi, sono subito sembrati praticabili. E' il solito gioco, o bluff, tra conservatorismo estremo in economia e nei diritti civili, e proclamata *rupture*, ovvero discontinuità tra un passato descritto come burocratico e monolitico, e il futuro incarnato dal dinamismo del Presidente. Bluff di cui sappiamo qualcosa anche in Italia, tra ex lottizzatori della Prima Repubblica diventati alfieri della lotta alla partitocrazia e politici di primo pelo, tra tossicodipendenti d'alto rango proibizionisti e liberisti 'nemici della globalizzazione'... Questo pasticcio ideologico, in Francia più che da noi, viene tenuto insieme dall'uso ambiguo del 'pericolo verde', ovvero di un islam forte e non meno ricco d'ambiguità, che rappresenta il secondo credo religioso, per numero di fedeli (vicino ai cinque milioni, in costante aumento).

La legge del 1905, votata dopo un lungo dibattito e in un clima arroventato, ha messo fine al patto concordatario stipulato tra Napoleone Bonaparte e la Chiesa di Roma nel 1801 e promulgato l'8 aprile del 1802. Questo Concordato, cui seguirono i cosiddetti 'articoli organici' unilateralmente introdotti da Napoleone e mal digeriti dalla Chiesa cattolica, fu voluto dal Primo console per assicurare la pace religiosa nel Paese, dopo le rivoluzioni di fine Settecento. Nel 1804, Pio VII consacrerà imperatore Napoleone. Tra Stato e Chiesa veniva stabilito un equilibrio che però dava al primo una certa preminenza, soprattutto nella nomina dei vescovi.³ La legge del 1905, come si è detto sopra, concerne la “separazione tra la Chiesa e lo Stato” ed è stata il frutto di quel lungo cammino che, nella seconda metà del XIX secolo, portò parte dell'Europa

2 Il discorso di San Giovanni in Laterano è stato pronunciato in occasione del conferimento al Presidente francese della carica di 'chanoine d'honneur' (canonico d'onore) della basilica.

3 Ricordiamo che questo Concordato è tuttora in vigore in Alsazia-Mosella, in quanto nel 1905 faceva parte della Germania; altro regime particolare vige nella Guyana francese.

occidentale sulla strada della fiducia nel progresso lineare e tendenzialmente infinito, nelle scienze, nell'istruzione (negli anni Ottanta sarà il presidente del consiglio Jules Ferry a dare una spinta formidabile alla laicizzazione e alla diffusione capillare dell'insegnamento pubblico). Inoltre un buon numero di deputati che si spese per far approvare la legge del 1905, veniva dalla battaglia in difesa di Alfred Dreyfus, palestra per coloro che avevano nel cuore una 'certa idea di Francia' svincolata dai pregiudizi religiosi e dal fanatismo, con gli echi della Comune di Parigi non ancora spenti.

Non è certo scopo di questo articolo esaminare nel dettaglio la legge, ma lo è quello di sottolineare quanto l'idea di laicità, a partire da questa legge, sia penetrata nel cuore e nella mente dei francesi, tanto da diventare 'luogo comune' e non discutibile, per più di un secolo; lo stesso cattolicesimo francese, in buona parte della gerarchia e nella maggioranza dei fedeli, se ne è appropriato tanto da difenderla ai più alti livelli e, concretamente, nei comportamenti di molti praticanti.

Forse spinto dalla sua frenesia di segnare la storia, compiendola o riscrivendola, o semplicemente perché gli sembrava opportuno, dopo averlo fiutato, accordarsi allo spirito del tempo, Sarkozy si è fatto scrivere⁴ il 'discorso del Laterano' in occasione dell'accettazione del titolo di 'chanoine d'honneur' della basilica di San Giovanni in Laterano, titolo che a partire da Enrico IV viene attribuito ai *sovrani* francesi e che sottolinea lo strettissimo legame che unisce il Vaticano alla Francia. Il discorso, che si può leggere integralmente in francese nel sito di Le Monde (www.lemonde.fr), è imbarazzante e interessantissimo. Nella premessa Sarkozy, pur presentandosi come "Presidente di tutti i francesi", subito restringe il campo di coloro dei quali si sente

espressione e così parla, da cattolico, "dei miei concittadini cattolici": da questo iniziale slittamento si snoda tutto il discorso. La considerazione immediatamente successiva riguarda le invocate 'radici cristiane' dell'Europa, e della Francia in particolare. Se il suo predecessore, Jacques Chirac, discusso uomo di destra ma laico e apertamente osteggiato dal nuovo inquilino dell'Eliseo, si era opposto alla menzione di tali radici nella Costituzione europea, Sarkozy -primo 'chanoine d'honneur' divorziato della storia, è stato sarcasticamente notato...- non ha scrupoli a farne un pilastro del suo castello di dogmi, ripetendo più volte il concetto e beffandosi delle più elementari e/o complesse ricerche storiche.⁵ Segue una serie di dichiarazioni sconcertanti: se viene riconosciuto il valore delle speranze laiche, subito dopo ecco l'affermazione che "esse non rispondono, peraltro, alle questioni fondamentali dell'essere umano sul senso della vita e sul mistero della morte..."; inoltre "la spiritualità è la tendenza naturale di ogni essere umano a ricercare una trascendenza...", e così via. Ma le dichiarazioni più sorprendenti sono due: la prima consiste nell'indicare la strada a una correzione della laicità alla francese, prospettando l'avvento di una "laicità positiva", lasciando intendere che quella del 1905 sia stata, se gli antonimi non ingannano, una 'laicità negativa', portatrice di intolleranza e di discordia; nella seconda si occupa degli educatori: "...Nella trasmissione dei valori e nell'apprendimento della differenza tra il bene e il male, il maestro elementare non potrà mai sostituire il curato o il pastore, anche se dovrebbe avvicinarsi a queste figure, perché gli mancherà sempre la radicalità del sacrificio della sua vita e il carisma d'un'attività sostenuta dalla speranza...".

4 La triade che ha pensato il discorso è costituita da Emmanuelle Mignon (che lo ha materialmente scritto), dal filosofo Thibaud Collin e dal domenicano Philippe Verdin (vedi *La République, les religions et...Sarkozy*, Paris, Golias, 2008, pp. 128, a cura di Christian Terras). Con Verdin, Sarkozy aveva già pubblicato, nel 2004, il volume *La République, les religions, l'espérance*, Paris, Ed. du Cerf, pp. 172 (ed. it. *La Repubblica, le religioni, la speranza*, Roma, Edizioni Nuove Idee, 2005, pp. 186) in cui diversi temi del discorso in San Giovanni in Laterano erano anticipati.

5 E' opportuno qui riportare un'affermazione di Paul Veyne, storico di primissimo piano: "...L'Europa non ha radici, cristiane o altre, dato che si è costruita attraverso tappe imprevedibili, con nessuno dei suoi elementi costitutivi che sia più originario degli altri. L'Europa non si è formata in anticipo nel cristianesimo, non è lo sviluppo di un germe, ma il risultato di un'epigenesi. Così come lo stesso cristianesimo, del resto..." (pag.45 in *La République, les religions...et Sarkozy*, cit., e tratto da *Quand notre monde est devenu chrétien* ("Quando il nostro mondo è diventato cristiano"), Paris, Albin Michel, 2007, pp. 319.

Questi due ultimi punti non possono non suscitare lo stupore più acuto. Da un lato con la formula 'laicità positiva' si opera l'ennesima truffa terminologica che però, nelle difficoltà attuali, passa come novità, rottura, movimento: come dalle nostre parti da tempo ormai si parla di 'guerre giuste' e dell' 'ambientalismo del sì', per poter partire alla guerra a destra e a manca, e per cementificare e inquinare senza più freni, così la 'laicità positiva' serve a spaccare il fronte laico e a inventare una guerra di religione che separi una laicità buona (quella propugnata di Sarkozy) da una ideologica e reazionaria (quella degli anticlericali, peraltro oggi più che silenziosi). Infine essa serve a far passare provvedimenti di legge che favoriscano le istituzioni religiose per demandare loro, con finanziamenti pubblici, quelle attività che lo Stato non vuole più assumere (secondo quella 'sussidiarietà' che è diventata, da noi, regola in numerose Regioni governate dal centrodestra, ma non solo). Dall'altro, in perfetta consonanza con la campagna europea di smantellamento dell'istruzione pubblica, viene svilito il ruolo, e umiliata la stessa umanità, dell'educatore laico: a questi, come a ciascun uomo privo di fede, agnostico o ateo che sia, mancherà sempre qualcosa, ed egli sarà uomo incompleto che la Chiesa di Roma aspetta al varco della conversione perché raggiunga la sua completezza. Sembra d'esser tornati all' 'extra ecclesiam nulla salus', non c'è salvezza fuori della chiesa... E non c'è speranza: ricordare al Presidente francese l'opera insuperata di Ernst Bloch sul 'principio speranza' potrebbe essere esercizio inutile, o forse no, data la sua tendenza ad appropriarsi di nomi del pantheon avversario (il repubblicano Ferry, il socialista Jean Jaurès, il giovane partigiano comunista Guy Môquet, etc.). Ma insomma: chi non crede, pur non essendo un cittadino di serie inferiore (Sarkozy è attento a misurare fin dove si può spingere senza suscitare opposizioni o piagnistei troppo forti), sarà sempre un uomo di serie B, cui manca qualcosa, un *deficiente* nel senso proprio del termine.

Certo, il Presidente francese è quello che è, molto simile allo Zelig protagonista dell'omonimo capolavoro di Woody Allen, ovvero un 'uomo camaleonte' capace di cambiarsi d'abito e di parole a seconda dell'interlocutore. Ha scritto Le nouvel Observateur: "...Sarkozy l'attivista vuole stare al centro d'ogni cosa, ed essere il primo in

tutto. Vuole che dappertutto lo si ami. Presso i liberi-pensatori, presso i musulmani, i cattolici o gli ebrei. Davanti al Grande Oriente di Francia lancia un' ode alla 'morale laica'; in Arabia Saudita, ecco invece le lodi del ruolo 'civilizzatore' dell'islam wahabita!..."⁶ Questa capacità mimetica gli ha portato sicuramente molti voti e consensi, ma dopo i primi mesi di luna di miele ha anche favorito la nascita di inquietudini persino in chi lo aveva apertamente sostenuto. Al di là del folklore mediatico, è preoccupante la nuova alleanza fra 'trono e altare'; è preoccupante la gestione, già da quando era Ministro dell'Interno, della 'questione musulmana'⁷, tra recupero soft di vecchi slogan dell'estrema destra, dalla quale ha avuto un imponente contributo di voti, e tentativi ripetuti di mettere ordine nella dispersione dell'islam francese allo scopo di servirsene per pacificare le irrequiete periferie e mostrarsi il protettore dei veri credenti (altro serbatoio di voti assicurato, che invece tradizionalmente guardava a sinistra, o nemmeno sapeva di elezioni e di politica); è preoccupante lo sdoganamento, nei fatti, di organizzazioni settarie come la Chiesa di Scientology, nei cui confronti si stanno allentando i controlli, e il cui 'ambasciatore' internazionale, l'attore Tom Cruise, venne ricevuto con tutti gli onori nel 2004, quando Sarkozy era Ministro dell'Economia. E' preoccupante, per riassumere, la centralità rinnovata e strumentale delle religioni che Sarkozy vuole imporre a una Francia ancora refrattaria. Sembra che le varie ortodossie religiose possano servire ai progetti del postgollista Sarkozy (pace sociale e liberismo non più temperato, difesa delle ineguaglianze)⁸

6 M.-F. Etchegon-C. Askolovitch, "Le croisé de l'Elysée" (Il crociato dell'Eliseo), Le nouvel Observateur, n° 2258, 14-20.02 2008, pag. 20.

7 "...Già dal 2003 (...) egli vuole costruire un 'islam alla francese' e si impegna nella creazione dell'assai controverso Consiglio Francese del Culto Musulmano. Egli difende il diritto dei musulmani a vivere la loro religione nella dignità repubblicana. Ma stringe legami anche con l'Unione delle Organizzazioni Islamiche di Francia, versione francese dei Fratelli musulmani. 'Non sono degli integralisti, ma degli ortodossi', proclama..." (v. art. citato, Le nouvel Observateur, pag. 14).

8 Sarkozy è stato dal 1983 al 2002 sindaco di Neuilly-sur-Seine, alle porte di Parigi, dove si concentrano molti dei patrimoni più importanti

e ricostruito orgoglio della nazione), e che il progetto di Sarkozy possa essere utilizzato dalle varie 'chiese' per riconquistare il centro dell'arena nel cuore dell'Occidente secolarizzato. L'anima della religione ridarebbe forza a una Francia, e a un Occidente, in crisi e privo di linfa vitale, mentre avanzano in tutto il pianeta integralismi aggressivi che, pur pubblicamente condannati, sono tra le righe oggetto di ammirazione: divinità solide e incontestate rendono compatti quei mondi non sfiancati dal benessere, dal consumismo e dalla 'troppa' democrazia. E' la tesi classica del 'declino dell'occidente', avvilito dal suo successo, cui si deve ridare un'anima, e quest'anima non può che essere fornita dalle 'chiese', fermo restando che la 'nostra' chiesa e il 'nostro' dio sono di tutti i migliori. E' il progetto di Ratzinger e dei suoi alleati sparsi ovunque, apparentemente egemonici, e del 'canonico d'onore' di San Giovanni in Laterano, Nicolas Sarkozy.

In questo progetto tutti sembrerebbero vincitori, e invece in Occidente come in Oriente, e nei quattro angoli del mondo, i perdenti si contano già a milioni, se non a miliardi: tutti quei popoli massicciamente coinvolti nella furia delle guerre di religione, nel controllo dei corpi, e in particolare della sessualità femminile e nell'asservimento delle coscienze che vecchi e nuovi strumenti repressivi renderebbero definitivo. Dichiarata unilateralmente la guerra alla laicità da tutti i potenti della terra -tutti pii carnefici- e, sia pure con modalità diverse, da tutte le confessioni, la sfida non è ancora stata raccolta come si dovrebbe dal campo laico. Esso, costituito da non credenti e da credenti, ha il compito di elevare argini contro la furia delle acque del fanatismo. Quanto accade e accadrà in Francia, sarà per noi utilissimo al fine di elaborare pratiche urgenti di resistenza per la costruzione di un'inedita e necessaria 'laicità all'italiana'.

Gianluca Paciucci

<http://www.mercatiesplosivi.com/guerrepace/pagine/151Paciucci1.html>

di tutta la Francia, e rendite finanziarie enormi. I provvedimenti 'sociali' che egli vorrebbe far approvare in autunno (R.S.A., Reddito di Solidarietà Attiva, una tassa sui capitali) non cambiano il dato di fondo e non sono che una minima restituzione del maltolto, cui peraltro il padronato è ostile.

Dernière minute :

Une militante des droits de l'homme en Tchétchénie a été assassinée

LE MONDE | 16.07.09 | 10h22 • Mis à jour le 16.07.09 | 11h06

Infatigable militante des droits de l'homme, Natalia Estemirova a été retrouvée morte mercredi 15 juillet en Ingouchie, dans le Caucase russe, quelques heures après l'annonce de son enlèvement à Grozny. L'organisation Memorial, pour qui elle collaborait, accuse le président tchétchène, Ramzan Kadyrov, d'être responsable de cet assassinat. Natalia Estemirova dénonçait depuis plusieurs années les exactions commises par le régime tchétchène.

Il était 8 h 30, mercredi, lorsque Natalia Estemirova, 50 ans, quitte son domicile de Grozny pour se rendre au bureau de Memorial, situé au centre-ville de la capitale tchétchène. La militante est embarquée de force dans une petite voiture blanche. Elle aurait crié à l'enlèvement. Le silence de son téléphone portable a inquiété ses proches, qui se sont rendus chez elle et ont interrogé les voisins. En fin d'après-midi, son cadavre portant des plaies à la tête et à la poitrine était retrouvé près de Nazran, en Ingouchie, république voisine de la Tchétchénie. Il gisait dans la forêt à cent mètres d'une autoroute.

L'assassinat de Natalia Estemirova n'est malheureusement pas une grande surprise. Régulièrement menacée, elle recensait les exactions commises par les autorités tchétchènes. Proche de la journaliste Anna Politkovskaïa, assassinée en 2006, elle l'accompagnait lors de ses reportages en Tchétchénie. Le bureau de Memorial, installé dans un appartement de Grozny, est une ruche où se succèdent en permanence victimes, avocats, militants, journalistes de passage. Natalia Estemirova y régnait, jonglant d'un dossier à l'autre, racontant inlassablement les détails d'un

enlèvement ou d'un meurtre. Quelques jours avant sa disparition, elle rendait public le cas d'une jeune femme, épouse d'un "rebelle", tuée par des policiers sans raison apparente.

Natalia Estemirova se savait menacée. Selon des proches, un responsable de l'administration présidentielle tchétchène lui aurait fait récemment comprendre que son travail "ne plaisait pas". Dmitri Mouratov, rédacteur en chef du journal *Novaïa Gazeta*, expliquait mercredi : "Je lui avais dit 'va-t'en au plus vite, ils peuvent agir sans contrainte contre toi.'" Dès l'annonce de sa mort, la responsabilité du président Kadyrov a été évoquée. Pour Oleg Orlov, directeur de Memorial, l'assassinat est une "exécution extrajudiciaire". "Je ne sais pas si Ramzan Kadyrov l'a personnellement ordonné, mais les autorités tchétchènes sont derrière cet assassinat", a-t-il affirmé à Radio Liberté.

L'enlèvement et l'exécution, en plein jour, de Natalia Estemirova mettent en lumière l'impunité dont jouissent les exécutants, alors que la Tchétchénie n'est plus pour Moscou une "zone d'opération antiterroriste" depuis avril, après dix ans de régime spécial. Mercredi soir, le président russe, Dmitri Medvedev, se déclarait "outré" par l'assassinat, tandis que l'homme fort de Grozny annonçait qu'il allait "personnellement superviser" l'enquête sur la mort "inhumaine" de Natalia Estemirova...

A l'étranger, l'Union européenne appelle Moscou à "faire ce qu'il faut" pour trouver les responsables. "Combien faut-il d'Estemirova et de Politkovskaïa pour que les autorités russes protègent" les défenseurs des droits de l'homme, s'est interrogé Terry Davis, secrétaire général du Conseil de l'Europe. Natalia Estemirova avait reçu pour son engagement militant un Prix du Parlement suédois, la médaille Robert Schuman du Parlement européen et avait été en lice pour le prix Sakharov. Elle avait été la première récipiendaire du prix Anna Politkovskaïa.

La mort de Natalia Estemirova constitue un défi pour Dmitri Medvedev. Le président russe se veut le chantre de l'Etat de droit depuis son arrivée au Kremlin. Un

engagement qui n'a pas permis d'éviter l'assassinat de l'avocat et militant Stanislav Markelov et de la journaliste Anastasia Babourova en janvier, en plein jour, à Moscou, tandis que les responsables des meurtres de plusieurs militants sont, encore aujourd'hui, impunis. C'est notamment le cas de Galina Starovoïtova, assassinée en 1998; du journaliste Paul Klebnikov, tué en 2004; et d'Anna Politkovskaïa.

Un nouveau procès pour l'assassinat de la journaliste devrait s'ouvrir à Moscou, mais ne concerne que des exécutants.

Alexandre Billette

Article paru dans l'édition du 17.07.09

http://www.lemonde.fr/archives/article/2009/07/16/une-militante-des-droits-de-l-homme-en-tchetchenie-a-ete-assassinee_1219278_0.html

Actes du Colloque de Budapest, mai 2009

Ils ont été diffusés récemment par internet. Les personnes ne les ayant pas reçus peuvent nous les demander à l'adresse suivante :

piotr-tchaadaev@wanadoo.fr

« Il Volantino Europeo »

Bulletin internautique trimestriel de l'Association *Piotr-Tchaadaev*, 9, rue du Parc-de-Clagny, 78000 Versailles.

Président d'honneur : Alexandre Nepomiachty
N° FMC Piotr-Tchaadaev
11 78 0511778

Toute correspondance ou article est à adresser à Jean-Yves Feberey

Secrétaire de Rédaction provisoire (depuis 2003)

9, rue Bonaparte F 06300 Nice,

jean-yves.feberey@wanadoo.fr

ou piotr-tchaadaev@wanadoo.fr

Prochaine livraison :

15 octobre 2009

Pensez à nous transmettre vos contributions pour le 30 septembre 2009 !